

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 453—SAMEDI, 7 JANVIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



GALERIE CANADIENNE : L'HONORABLE ALPHONSE DESJARDINS, SÉNATEUR POUR LA DIVISION DELORIMIER

Photographie Archambault—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JANVIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Causerie : Supercheries historiques, par Benjamin Sulte. — Carnet de "Monde Illustré," par J. St.-E. — Le code du savoir : Le salut, par Damon. — Les vieillards, par Alphonse Karr. — Pensées sur les femmes. — Galerie canadienne : L'hon. M. Alphonse Desjardins, par F. S. — Le gâteau des Rois, par Gaston P. Labat. — Cueillette et glanures : en découpant des livres, par Jules Saint-Elme. — Au Monde Illustré, par Bluet. — Poésie : Soir de mon village, par Edgar de Brévan. — Le jour de l'an chez l'habitant, par Augustin Leblond. — Nouvelle canadienne : Un coup de mine, par Régis Roy. — Notes et faits. — Variétés. — Feuilletons : Les mangiers de feu (suite) par Louis Jacoliot ; La belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.

GRAVURES. — Portrait de l'honorable M. Alphonse Desjardins, sénateur, pour la division De la division. — Berux-Arts : Compagnons d'étude (double page). — Portrait de la reine Isabelle, reine de Castille. — L'arvue de feuilletton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
83 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

LE CENT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu samedi, le 7 JANVIER, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.



SUPERCHERIES HISTORIQUES



CELUI qui s'applique à vérifier les faits de l'histoire écrite, épilucher les détails, comparer les dates entre elles, se procure constamment des surprises. Les livres canadiens sont riches sous ce rapport, mais j'en ai parlé si souvent que la chose n'attire plus l'attention.

Tout lecteur se rend compte des principales causes de ces malentendus. Il y a les fautes typographiques, les distractions de l'écrivain, l'ignorance, l'omission volontaire ou

involontaire, les passions des partis, enfin bien des accidents concourent à embrouiller les récits du passé. C'est tellement le cas que je regarde comme très rare une page exprimant la pure vérité.

Laissons ce côté du tableau—voyons—le sous un autre jour. Votre œil va découvrir un étrange personnage, fraudeur habile, introduisant par contrebande des notions erronées dans sa propre histoire, dans les événements auxquels il a été mêlé ou que ses proches ont dirigés. Cet entreprenant faussaire se retrouve dans les demi-dieux de notre siècle : madame de Staël, madame de Rémusat, Bourrienne, Napoléon, Paul de Musset, Alexandre Dumas, Victor Hugo, tous gens qu'il faut lire avec une extrême prudence et que je n'aborde jamais que armé de pied en cap. L'art avec lequel ils sont parvenus à faufiler dans le domaine public des faits nés de leur imagination est précisément ce qui trompe même les experts, à plus forte raison le lecteur ordinaire. J'en ai rencontré assez d'exemples pour remplir un volume.

Les hommes célèbres ont un petit penchant à la vanité mesquine ; cela accompagne toujours le talent et le succès. Je dis toujours, parce que ce n'est jamais autrement. Ils ont pour un million de gloire et ils en veulent encore pour deux sous. Ce défaut les entraîne au crime qui consiste à fausser l'histoire.

Une forte personnalité comme Hugo répugne à l'idée qu'il n'est pas sorti de la noblesse—et il se forge une généalogie appropriée à ses goûts, ne se refusant ni titres ni aucun des bibelots qui accompagnaient les grandeurs d'autrefois.

Madame de Rémusat abondera et semblera se complaire dans la description d'une scène qu'elle n'a pas vue, uniquement pour vous faire croire qu'elle était l'amie intime de telle ou telle famille princière.

Dumas s'étend sur la révolution de 1830, traverse cent fois Paris comme un foudre de guerre, avec son beau fusil d'argent, voit tout, prévoit tout, ordonne tout, s'assure que la victoire penche de son côté, se lance hors de la ville, arrive à Soissons, prend la citadelle à lui seul, rentre à Paris avec les poudres conquises dans cette glorieuse attaque—et vous finissez par croire que cet homme extraordinaire a été le pivot sur lequel ont tourné les destinées de la France, que dis-je ! du monde entier.

Bourrienne raconte par le menu des conversations qui prouvent jusqu'à quel point il était lié avec certains hauts dignitaires qui lui confiaient leurs secrets. Il oublie, par exemple, de faire remarquer que, du fond de la Pologne ou de la Moravie, où il était alors exilé, son oreille n'entendait nullement ce qui se disait tout bas aux Tuileries.

Napoléon affirmera, à Sainte-Hélène, que, la veille du 13 vendémiaire, il sortit du théâtre au bruit de la fusillade et se rendit à la Chambre où tout était en confusion et où son nom était prononcé par toutes les bouches. Il se garde bien de dire que les noms des généraux proposés pour diriger la défense de l'Assemblée sont inscrits au procès-verbal de cette mémorable soirée et que le sien ne s'y trouve pas. De plus, il était alors en disgrâce et rayé des cadres de l'armée, ni général ni caporal. C'est par un coup de la Providence que Barras, chargé, au dernier moment, des opérations militaires, apercevant Bonaparte sur le peron, lui demanda son aide.

Encore à Sainte-Hélène, "dans cet étroit et glorieux tombeau" l'empereur répondit en riant à une personne qui lui parlait de son discours à Ajaccio, en 1790 : "Très drôle ! c'est ce fou de Jérôme qui a fait cela ; vous savez qu'il me ressemble plus qu'aucun de mes frères." Ces paroles sont passées dans l'histoire ! En 1790, Jérôme était âgé de six ans et ne prononçait pas des discours républicains aussi féroces, aussi enlevés, aussi corsés que ceux de son grand frère Napoléon.

Et Victor Hugo écrivant de sa plus belle main une harangue destinée aux troupes, à qui il reprochait de servir un tyran, d'être les meurtriers de la nation, de mériter le baigne, et finissant par ces paroles : "celui d'entre vous qui est habillé en général est un forçat !" Le discours dans sa poche, il part en voiture avec Arnaud (de l'Ariège), ren-

contre un régiment, se rencogne de son mieux, mais il est bientôt obligé de se montrer pour rete- nir son ami penché en dehors de la portière et invectivant les soldats. Fouette cocher, et allons imprimer le discours improvisé rue des Tournelles, devant trente rangées de baionnettes.

Thiers, n'ayant pu faire parler le duc de Bassano, lui façonne une binette impossible dans son grand ouvrage *Le Consulat et l'Empire*. Le soir du 18 brumaire, écrit-il, un commis, de ceux qui saluent toujours le succès, se trouva juste à point pour s'improviser secrétaire du nouveau gouvernement. Si Bassano eut daigné faire des confidences au pointilleux historien, il lui eût dit : "Bonaparte et moi nous étions amis depuis neuf ou dix ans ; je possédais ses secrets politiques ; la journée du 18 brumaire, je restai à la campagne, près Paris, attendant le moment de fuir à l'étranger avec les papiers de Bonaparte, ou de rentrer le rejoindre à Paris s'il était vainqueur." Ceci change un peu la donnée de M. Thiers !

On a vu quelques écrivains de renom d'autres parts, favorisés de la fortune et de postes de distinction, être malheureux comme les pierres du chemin parce qu'ils n'avaient pas d'ancêtres distingués. Leur souci est alors de glisser quelque part un mot qui éveille la curiosité et qui fasse bouler de neige, quitte à recourir aux subterfuges vulgaires et aux petites ficelles pour masquer le jeu. Alexandre Dumas s'est fait pincer en grand par Victor Hugo, qui l'a bourré de renseignements "inédits" sur sa famille. Dumas a mis son immense publicité au service de son camarade, dont il explique la lignée, passant par nombre de noms de noblesse, un ou deux généraux, un comte, un vicomte, un baron, des armes en règle, une ancienneté de noblesse qui remonte au temps de Bayard, et il va même jusqu'à dire que notre Victor, âgé de quinze ans, remporta le premier prix de l'Académie, tandis qu'il arriva cinquième, ce qui est modeste sur sept concurrents. Dumas ne conçoit aucun soupçon parce que l'on avait laissé tomber sous ses yeux un petit journal insignifiant, imprimé depuis douze ans et qui renfermait en substance cette série de révélations. Comment douter d'une innocente gazette ? Le même tour a été joué en Canada à propos de la fondation de certaines sociétés ou institutions : il n'y a qu'à y penser d'avance et tremper sa plume dans l'encre au bon moment. Toutes les réputations ne sont pas méritées, mais toutes ont été gagnées par un moyen ou par un autre.

Voilà des manigances qui nous coupent la respiration.

Metternich, qui se qualifiait modestement de *rocher de l'ordre social*, détestait Napoléon de tout son cœur, aussi est-il insidieux et perfide dans ses *Mémoires*, lorsqu'il croit le lieu propice pour glisser un mensonge nuisible. Il dira que Joséphine n'avait pas été mariée religieusement. Une autre fois, causant avec M. Thiers, il lui fait des confidences au sujet des offres de paix soumises par l'Autriche dans les derniers jours de juin 1813, et là-dessus M. Thiers explique à ses lecteurs comme quoi le gouvernement de Vienne était sincère dans le désir manifesté par lui ; mais le diplomate avait dit à son souverain : "Il s'agit d'arrêter un instant l'armée française dans sa marche, afin que j'aie le temps de signer un traité d'alliance avec la Russie et la Prusse." Ce traité, signé le 27 juin, ne fut pas déclaré à M. Thiers par son rusé compagnon de causerie—et voilà comment on écrit l'histoire de la sincérité et des bonnes intentions !

Bourrienne publie une lettre de Mme Baccichi à son frère, signée Christine ; or, cette princesse ne s'appelait pas Christine, et Bourrienne a perdu la lettre en question ! Il y a d'autres missives et communications écrites que Bourrienne déclare avoir "soigneusement conservées" et que Napoléon montrait en original à Sainte-Hélène. Après avoir été chassé de la maison de l'empereur, ce secrétaire indiscret voulut expliquer la

raison de ce changement de régime et donna à entendre qu'il avait joué à la Bourse.

La vérité, c'est qu'il *boodlait* sur une grande échelle et qu'il tenait mal ses comptes, au point de se trouver en déficit. Après trois ans d'exil, son ancien ami lui confia quelques fonctions à Hambourg—il y commit des horreurs dans le champ de l'agiotage. Et les trahisons ! Essayez, après cela, de croire aux récits de ce " témoin de ce qu'il raconte."

Napoléon disait : " Je l'ai pris plusieurs fois la main dans le sac ; il a un œil de pie"—œil de voleur, car la pie est notoire en ce genre de " vol."

* * Sous la Restauration, l'abbé de Pradt eut l'idée d'écrire des mémoires pour se faire moquer. Il n'avait pas grand'chose à dire de lui-même, tout son plan consistait à faire croire que Napoléon l'avait consulté souvent et lui dévoilait ses pensées. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque partit de Sainte-Hélène cette apostrophe peu académique : " Misérable coquin ! " De Pradt s'imaginait que l'empereur ne voyait ni gazettes ni livres dans sa prison. Lisez de Pradt avec précaution, ou plutôt, ne le lisez point du tout.

Un très bon ouvrage qui vient de paraître et aura sa place au milieu des récits de la révolution et de l'empire, c'est la vie de Pozzo di Borgo. Il me semble honnête et juste du commencement à la fin. Je serais curieux de voir ce que la critique européenne pourrait y trouver de faux, dans ce livre qui semble si honnête. L'examen des travaux historiques se fait à présent avec une telle rigueur et une précision si nette que les entrepreneurs de verbiage et les distributeurs de fausses notions auront bien du mal à se tenir debout devant le public. La correspondance diplomatique de Pozzo est sous presse ; elle comprendra plusieurs volumes. Une foule de livres sont lancés en France, depuis quinze ans, qui font connaître les hommes et les choses de 1789 à 1830. Tous passent sous la férule de la critique, ce qui n'avait pas lieu auparavant, du moins dans la mesure et avec les moyens d'observation qui existent maintenant. La tâche de reprendre l'étude de l'époque de la révolution et de l'empire n'est pas pour nous, mais les jeunes prendront place à ce grand festin.



CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

Avec gratitude, nous accusons réception du calendrier pour 1893, de la maison C. Darveau, libraire-éditeur, à Québec. Bien fait pour être à la fois utile et joli, il est digne de la grande institution commerciale et française qu'il annonce.

* *

Vogue, c'est l'originale appellation d'une nouvelle publication hebdomadaire, de New-York. Ce sera, à ce qu'on nous promet, une revue à nulle autre pareille, des modes et mondanités new-yorkaises. Ses illustrations splendides, à en juger par le premier numéro, tiendront au courant des derniers goûts dans la métropole américaine : pour hommes et femmes. Le texte doit être de premier choix.

Prix d'abonnement : \$4.00 par an ; \$1.00 pour trois mois d'abonnement à l'essai. S'adresser à l'éditeur : Arthur B. Turnure, 61, Union Place, New-York.

* *

Un syndicat d'hommes éclairés et patriotes vient de doter Montréal d'une institution d'art, appelée, j'aime à le croire, à de belles destinées. Le Musée Lasalle, dont l'inauguration se faisait lundi, le 27 décembre dernier, en présence du maire de Mont-

réal, de plusieurs membres distingués de notre magistrature, de la politique et du journalisme canadien-français et anglais, voire même de quelques membres du clergé, a fait, au premier aspect, l'admiration de tous ceux qui l'ont vu.

Nous eussions hésité à croire qu'une entreprise de ce genre pût débiter avec tant de succès. C'est fait, et tout en félicitant les promoteurs de ce noble projet, il faut leur souhaiter que leurs généreux efforts rencontrent tout l'encouragement qu'ils méritent.

Le Musée Lasalle est une galerie, princièrement installée—rue Notre-Dame, voisin de la maison Beullac—où l'on a groupé les personnages les plus marquants de l'histoire de notre pays sous le régime français. Ces reproductions sont en cire, et d'un naturel frappant. Comme les grandes figures évoquent le souvenir des hauts faits, la plus belle partie de nos annales nationales se trouve résumée là en vivants tableaux. On voit que nous ne sommes plus en face d'un vulgaire musée de cire, comme il en existe ou il en vient ici et là. Aussi cette fondation, fruit d'une pensée relevée, ne manquera-t-elle point, ce semble, de réaliser le dessein de ses auteurs : " rafraîchir dans la mémoire des Canadiens les hauts faits des aïeux, édifier les étrangers en leur rappelant ce qu'ont été nos pères . . . "

A part les groupes en cire, le Musée Lasalle offre à notre admiration les œuvres historiques les plus belles de notre sculpteur Hébert et des tableaux de nos jeunes compatriotes, un surtout, remarquable entre tous, de M. Alexanders : L'assemblée des six comtés, à Saint-Charles du Richelieu, dans l'automne de 1837. Qu'on fasse vivre et prospérer le Musée Lasalle, il nous fera honneur.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Augustin Lellis*, St-Zotique.—De toutes façons, nous allons essayer de vous donner satisfaction : trop heureux et récompensés si nous pouvons y réussir. Vous êtes déjà sur la liste en question ; on cherche même à prévenir vos souhaits, voyez-vous.

M. Régis Roy, Ottawa.—Oui, acceptable sûrement, et agréée avec plaisir. A l'autre question de vous, je vous réponds : j'espère ! . . . Bien que ce soit si aléatoire, dans notre Canada français, le succès d'une entreprise de ce genre. A ceux-là, au moins, de l'encourager de cœur, qui en comprennent la convenance et l'utilité.

Jules du Bled, Saint-Jovite.—LE MONDE ILLUSTRÉ regrette de ne pouvoir accepter ce premier envoi de vous. Tous nos lecteurs auraient été si heureux, pourtant, d'apprendre par vous l'arrivée du progrès, sur les ailes de la vapeur, jusques en " vos montagnes " de Saint-Jovite. A une prochaine fois.—J. St-E.

LE CODE DU SAVOIR-VIVRE

LE SALUT

Le salut est la pierre de touche à laquelle on distingue sans peine l'homme bien élevé. Rien de plus difficile que ce petit geste, gracieux ou ridicule suivant qu'il est fait correctement et à propos ou gauchement et à contretemps. Aussi les Anglais l'ont-ils rayé de leurs usages.

Il y a cent façons de saluer, dont chacune a sa signification : simple politesse, respect, familiarité, cordialité, affection, et les infinies nuances de chacun de ces sentiments.

Dans les salons, le salut consiste en une inclination de tête ou en une flexion du corps, plus ou moins prononcée suivant le degré de respect qu'on y veut mettre. Saluer de trop loin est une gaucherie ; de trop près, est une maladresse.

Les saluts des personnes qu'on sollicite n'ont pas de signification précise. Toutefois, s'ils sont très expressifs et répétés, ils équivalent à un refus. C'est ce qu'on appelle l'eau bénite du cœur.

Dans la rue, les hommes saluent de la main leurs amis, du chapeau les personnes à qui ils doivent le respect, c'est-à-dire leurs supérieurs,

les vieillards et les dames. Tout salut doit être rendu.

En ôtant le chapeau, on doit regarder sans affectation la personne que l'on salue. Le geste doit être fait sans précipitation ni hésitation, à trois ou quatre pas de distance, afin que la personne saluée ait le temps de rendre le salut sans y mettre une hâte peu conforme avec sa dignité.

Si, à la suite du salut, la conversation s'engage, on gardera le chapeau à la main jusqu'à invitation de se couvrir.

On salue une dame, dans la rue, qu'en autant que l'on est admis ou invité dans son salon.

Il serait incivil d'importuner de cet hommage une dame qu'on n'aurait connue que chez des amis communs.

Se garder, comme d'une impertinence, de tout jeu de physionomie, fût-ce pour exprimer le plus profond respect, en saluant une dame ou un supérieur. Le salut peut, en certains cas, être importun.

La personne à qui est due cette marque de considération le fait clairement comprendre si elle détourne la tête ou les yeux. Il serait ridicule alors de lui rendre un hommage dont elle ne veut pas et, si cette personne était une dame, le salut deviendrait une grossière impertinence. Donc, règle générale : ne saluez les gens que lorsqu'ils vous le gardent.

Certains personnages mal élevés, en dépit de leur haute situation, mettent dans leur salut une expression de condescendance ou un air protecteur qui est absolument intolérable. Un homme de cœur ne s'exposera pas deux fois à cette humiliation, et, le cas échéant, il détournera la tête, si mieux il n'aime braver la susceptibilité du monsieur.

Les dames ne doivent jamais prévenir le salut d'un homme, quel qu'il soit. Elles saluent d'une légère inclination de tête les indifférents et d'un geste de la main les amis.

Heureux celui qui n'obtient qu'un furtif coup d'œil. Ce salut, inconnu dans le code du savoir-vivre, est, de tous, le plus significatif.

DAMON.

LES VIEILLARDS

Les vieillards ne doivent pas blâmer et décrier tous les plaisirs de la jeunesse, comme un buveur qui casse son verre après avoir bu, ou comme le voyageur égoïste qui trouble l'eau de la source quand il n'a plus soif.

* *

Ne disons pas aux jeunes gens, mais ne laissons pas oublier aux vieillards que la vieillesse n'est pas nécessairement la sagesse ; que l'on n'est pas sage par cela seul qu'il y a longtemps qu'on est fou.

* *

Apprenez à devenir vieux et évitez de ressembler à ces fruits que le temps pourrit sans les mûrir.

* *

Il ne faut pas attribuer à la vieillesse tous les défauts des vieillards. Un vieillard qui radote est né radoteur, et a au moins été bavard dans sa jeunesse. L'on ne voit si rarement des vieillards aimables que parce qu'il est peu d'hommes qui le soient.

ALPHONSE KARR.

LES FEMMES

Les femmes s'habillent moins pour les hommes que pour—et surtout contre—les femmes.

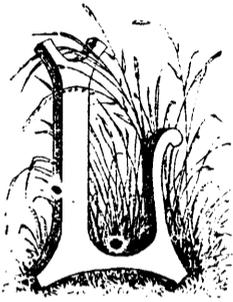
La raison pour laquelle les femmes n'apprécient pas le télégraphe à la moitié de sa valeur, c'est qu'elles ne peuvent pas mettre de postscriptum.

Les femmes emploient leur plus fine adresse à vous passer un bandeau sur les yeux, puis elles vous reprochent de trébucher.

Le mérite des femmes ne brille jamais plus qu'après la lune miel. Il faut les épouser pour savoir ce qu'elles valent.

GALERIE CANADIENNE.

L'HON. ALPHONSE DESJARDINS



ES auditeurs des débats de la Chambre des Communes, pendant la dernière session, n'étaient pas sans remarquer, sur la première rangée des banquettes de gauche, un député à figure intelligente et douce, que la grande personnalité de sir Hector Langevin, son compagnon de pupitre, ne pouvait faire oublier complètement. Ce n'était pas

un nouveau venu : au contraire, il était presque un des vétérans de l'enceinte parlementaire ; mais il semblait qu'on lui eût donné pour voisins l'ex-ministre des travaux publics et M. Bergeron, député de Beauharnois, afin que sa physionomie mi-souriante, mi-pensive tempérât un contraste trop frappant entre sir Hector, toujours grave, et M. Bergeron, toujours joyeux. Ce député, c'était M. Alphonse Desjardins, alors représentant du comté d'Hochelaga, aujourd'hui son successeur au Sénat de ce Canadien qui fait tant d'honneur à sa race : sir Alexandre Lacoste.

M. Alphonse Desjardins aura quitté la Chambre-Basse en même temps que son homonyme, M. L.-G. Desjardins, ex-député de l'Islet, qui vient d'accepter un emploi à la Législature de Québec. Au sujet de ce dernier, M. Israël Tarte écrivait dans son journal : " C'est encore un de parti : un qui sait quelque chose ! " On peut en dire autant de l'honorable M. Alphonse Desjardins, son départ est une perte pour les Communes. Mais personne n'a été surpris de son élévation au plus haut corps politique du pays : depuis longtemps, au contraire, elle était passée à l'état de fait accompli, tant les talents et les services mettaient en vue le nom du nouveau sénateur.

Comme son collègue, l'honorable Rodrigue Masson, comme aussi l'honorable L.-O. Taillon, M. Desjardins est né à Terrebonne. Il est fils de feu M. J. Desjardins, un citoyen intègre et sans reproche, et le frère du docteur Desjardins, oculiste si distingué par l'étendue de ses connaissances en son art, ainsi que du docteur Henri Desjardins, oculiste aussi, l'orateur applaudi des fêtes de Tourouvre et de toutes les réunions où sont conviés nos zouaves pontificaux.

La maison où naquit l'honorable sénateur, était située à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la coquette et hospitalière villa de M. Edouard Desjardins, dans un des endroits les plus charmants et les plus pittoresques qui se puissent rêver. De ce lieu, l'œil aperçoit, à travers les arbres touffus qui bordent la route, les eaux bleues de la rivière des Mille-Isles. Deux îlots, décorés des noms bizarres de Grand-Manitou et Petit-Manitou, émergent de l'onde comme deux frais bouquets de verdure. Si, comme l'ont soutenu certains auteurs, les souvenirs et les tableaux de la jeunesse exercent quelque influence sur le caractère et les goûts de l'homme mûr, la vue quotidienne du riant panorama sur lequel se sont portés leurs regards d'adolescents, pourrait bien n'être pas étrangère à cet amour du Beau qui est l'apanage des trois frères.

C'est aussi à Terrebonne que M. Desjardins commença ses études classiques, pour les terminer au séminaire de Nicolet. A sa sortie du collège, le futur sénateur s'enrôla sous les drapeaux de Thémis, et, en 1862, — à l'âge de vingt et un ans — il était admis à la pratique de sa profession. Ses talents brillants, nourris par de fortes études, ne tardèrent pas à lui donner un rang honorable parmi les membres du barreau ; mais ses goûts le poussaient ailleurs. Il voulait manier cette arme puissante et redoutable que l'on appelle la plume du journaliste, et en 1868 — quatre ans après son

mariage avec Melle Virginie Paré, de Montréal — il entra à l'*Ordre*, en qualité de rédacteur.

A cette époque, la papauté traversait une crise néfaste, dont elle ne s'est jamais complètement rétablie. L'étendard pontifical, menacé par les glaives impies des sectaires de Garibaldi, ne pouvait plus flotter vainqueur sur Rome et sur le monde que s'il était défendu par les bras des catholiques de l'univers. Retenu par les liens de l'hymen, loin des champs de bataille, le nouveau rédacteur de l'*Ordre* ne put obéir à cet appel suprême auquel son cœur de vrai croyant aurait si vaillamment répondu. Mais sa plume était là, fine et vaillante, et son prestige, déjà grand et croissant toujours : il employa l'une et l'autre au service du Saint-Père, en travaillant à la formation d'un détachement de zouaves canadiens.

Les efforts généreux de ce nouveau Pierre l'Hermitte contribuèrent grandement à l'admirable organisation de cette héroïque phalange qui d-vait se couvrir de gloire sur les champs de Mentana, et que le grand poète chrétien, Victor de Laprade, salua au nom de toute l'Europe catholique. Le Souverain Pontife, touché du noble zèle de M. Desjardins, en cette circonstance, le nomma chevalier de Pie IX, le 30 juillet 1872.

A sa sortie de l'*Ordre*, M. Desjardins entra au *Nouveau-Monde*, journal fondé en 1867, par M. Royal, aujourd'hui lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-O est. Là, la multiplicité de ses talents s'affirma d'une manière évidente. S'agissait-il, en effet, d'avoir l'œil à la caisse, de veiller à l'équilibre entre le doit et l'avoir, le futur président de la banque Jacques-Cartier était tout de suite chargé de la besogne. Avait-on besoin d'un article crânement tourné ? C'était encore à lui que l'on avait recours ; et, dans l'un et l'autre cas, il savait donner entière satisfaction. Aussi, la présence de M. Desjardins au *Nouveau-Monde* était-elle pour cette feuille une garantie de succès. Grâce à lui, ce journal subit des modifications importantes, notamment en inaugurant chez nous l'ère des journaux français à un sou, réforme qui ne contribua pas peu à attirer des acheteurs. Mais, en 1879, en dépit de l'honnête et intelligente gestion de M. Desjardins, le *Nouveau-Monde* dut faire le plongeon, qui semble être la destinée quasi inévitable d'à peu près tous nos journaux. Alors, changeant encore une fois de position sociale, l'ex-administrateur se tourna vers la finance, arène où il avait déjà combattu avec succès. On sait ce que lui valut cette heureuse décision : la banque Jacques-Cartier, dont il est aujourd'hui le président, voit dans la réputation et le talent de son chef un gage sérieux de prospérité.

Cinq ans avant la chute du *Nouveau-Monde*, M. Desjardins avait fait son entrée dans la politique active. Aux élections générales de 1874, les électeurs du comté d'Hochelaga, en quête d'un candidat, lui avaient offert le siège vacant. On était alors à des jours difficiles. Lié par ses principes aux traditions conservatrices, un peu effrayé d'autre part par cette machine infernale qu'on appelait le " scandale du Pacifique," qui faisait tourner tant de têtes, M. Desjardins accepte la candidature et se proclame indépendant. Son honorabilité bien connue, la largeur d'idées de son programme, firent les électeurs d'Hochelaga à l'élite à l'unanimité. Aux élections suivantes, alors que le gouvernement MacKenzie eût montré qu'il n'était pas ce qu'un vain peuple avait pensé, le député d'Hochelaga se présenta de nouveau devant ses électeurs, cette fois, comme partisan indépendant de la politique conservatrice, et le vote de ses commettants donna raison à cette nouvelle attitude. Depuis lors, chaque élection générale fut pour M. Desjardins l'occasion, soit d'une acclamation, soit de victoires qui tenaient de l'écrasement. Capter, pendant vingt années consécutives, la confiance des électeurs de la division électorale la plus considérable du pays, et ce sans compromis, sans trucs d'élections, cela signifie quelque chose, ou bien le *consensus generalis*, tant vanté des philosophes, n'est plus qu'un conte à dormir debout !

Dès son entrée au parlement, le député d'Hochelaga y prit un rang prééminent, et sut le conserver. Sa parole agréable et réfléchie, ses connaissances variées et approfondies, imprimaient à son avis un poids, une autorité que ne peuvent souvent

obtenir les harangues fréquentes et interminables de paroleurs plus amis de la quantité que de la qualité. Aussi, si c'est les larmes aux yeux que M. Desjardins faisait, il y a quelques semaines, ses adieux à ses fidèles électeurs, ce n'est certes pas sans regrets que ceux-ci ont vu s'éloigner un champion aussi dévoué de leurs intérêts les plus chers.

Mais une biographie de M. Alphonse Desjardins serait incomplète, si elle ne rappelait les obligations que lui ont les hommes de lettres de notre pays. En plus d'une circonstance, leur reconnaissance lui a décerné le titre glorieux de Mécène. Si l'envoi d'un centième article à la *Revue Canadienne* par M. Benjamin Sulte prit les proportions d'un événement, à qui est-ce dû ? A M. Desjardins, qui paya généreusement les violons en cette occasion, et offrit à tous nos écrivains un dîner superbe, que ceux-ci surent rehausser encore par l'esprit gaulois qu'ils y apportèrent. Plus récemment, c'était les membres de la société d'Economie Sociale qu'il régala ainsi, et, ces jours passés, il se chargeait de faire oublier, pour quelques heures, à nos hommes d'Etat, les soucis que leur cause la chose publique. Le président de la banque Jacques-Cartier sait amasser ; mais sa bourse, on le voit, est toujours ouverte, comme son cœur.

Paulo majora canamus. Le 24 mai 1880, M. Desjardins unissait ses destinées à celles de mademoiselle Hortense Barsalou, fille du fameux industriel montréalais, M. Joseph Barsalou. Ce choix fut singulièrement heureux. Femme d'intérieur accomplie, madame Desjardins sait aussi, au besoin, rehausser par les charmes de son amabilité l'éclat de ces fêtes dont son époux se montre si prodigue.

Parfait citoyen, époux modèle, M. Desjardins ne pouvait manquer d'être à la fois bon père et bon éducateur. Aussi, le Ciel a-t-il béni les efforts qu'il a fait en ce sens. L'aîné de ses fils est allé rejoindre l'héroïque phalange des fils de saint Ignace ; quant au cadet qui gravit lestement, à l'exemple de son père, les échelons de la fortune, le bruit court qu'avant les tristes jours du carême... Mais soyons discret : ne soulevons pas le voile qui recouvre l'avenir — voile léger comme la gaze qui orne le front joyeux d'une épouse.

Un grand nombre de citoyens de Montréal, en quête d'un remplaçant de M. McShane, ont offert à M. Desjardins de se porter candidat pour la mairie, avec la perspective d'une victoire comme il sait en remporter. Cette offre sera-t-elle acceptée ? Je l'ignore. Cependant, son refus serait une perte pour notre métropole, car un homme comme M. Desjardins affable, d'une honnêteté scrupuleuse et d'un talent éprouvé, trouve sa place partout. C'est pourquoi LE MONDE ILLUSTRÉ a tenu à le mettre dans sa galerie canadienne et lui offrir, par mon humble voix, ses tardives mais sincères félicitations au sujet de son élévation au Sénat.

E. S.

LE GATEAU DES ROIS



Ces jours de fête gastronomique et pantagruélique, où le cœur et l'estomac se mettent de la partie pour bombarder l'humanité de vœux, de souhaits, de compliments parfois indigestes ; de bonbon, de puddings et de pieds de cochons truffés toujours indigestes, je trouve chaque année des souvenirs opportuns — importuns, diront

peut-être quelques-uns — dans les replis profonds de mon cerveau.

Avant d'aller plus loin, j'ouvre ici une parenthèse et je me demande pourquoi on truffe les pieds de cochon. Mon nerf olfactif trouve cette réponse dans les sinus caverneux de ma substance cérébrale. C'est qu'on parfume ce qui sent trop mauvais. Conclusion : lecteurs, méfiez-vous des gens à parfums. Ces gens à senteurs ne sont pas toujours en odeur de... sainteté.

Mais, revenons à notre sujet. Ainsi, la Noël me rappellera toujours la Noël du siège de Paris, où je réveillonnai d'un pâté de chien, flanqué de souris

rôties, qu'une jeune chatte blanche du Boule-Miche... m'aida à croquer de ses quenottes d'ivoire, quenottes qui avaient déjà croqué pas mal de cœurs humains, sauf le mien, toujours, car quoique arrivé à la quarantaine, il est encore vierge et dur comme granit. Le premier de l'an me rappelle la boîte de bonbons, faits de crottes de *stercus diaboli*, qu'une *soupeuse* du d'Harcourt avait envoyée à un gommeux libidineux qui l'obsédait de son monocle ; enfin, le jour des Rois me rappelle la scène que je vais vous conter.

Cette année-là, M. Athanase Poplinard, qui avait gagné gros argent en faisant dans les draps—on dit faire dans les draps pour un marchand drapier, de même qu'on dit faire dans la mélasse pour un épicier—offrait un dîner, le jour des Rois, à ses amis.

Il s'était, pour la circonstance, déboutonné, mis en grands frais ; il avait retenu les services du cordon bleu de la ville, femme distinguée qui cultivait l'art culinaire et la profession de sage-femme. Enfin, il avait dit à sa vertueuse épouse :

—Phrasie, tu sortiras toutes les argenteries.

Quand M. Poplinard en venait à ce point, c'était tout un événement, et on en parlait quinze lieues à la ronde, quinze jours avant et quinze jours après. En outre, M. Poplinard avait une fille à marier. Un cœur d'or, chaste et vertueuse comme un veau qui tette. C'était son expression. Elle s'appelait Onésime.

Parmi ses intimes, il comptait M. Contrefort, ancien tanneur retiré des affaires, vieil usurier qu'il aspirait à avoir comme gendre ; plus, un jeune gabelou, celui-là, le protégé de Mme Poplinard, et que celle-ci convoitait aussi pour son gendre parce qu'il jouait fort bien du trombone à coulisse. En effet, Mme Poplinard raffolait de la musique, et chaque fois que le gabelou prenait son instrument, Mme Poplinard tombait en pamoison : à en juger par l'influence héréditaire, Mlle Onésime, elle non plus, ne dédaignait pas cet instrument. De là, ses tendances au *conjungo* avec le gabelou. Dès ce moment, il y eut naturellement des scènes où l'harmonie manquait, entre le père, la mère et la fille. Enfin, pour trancher la question, il fut convenu qu'on inviterait les deux prétendants, le jour des Rois, et que celui qui aurait la fève, serait l'élu, car les Poplinard croyaient à la Providence, à la prédestination, au fatalisme.

Le grand jour étant arrivé, ainsi que les deux convives, on se mit à table. Le repas, jusqu'au dessert, fut d'un silence monacal. Seul, le bruit des fourchettes, des verres et des machoires troublait cette mangeaille parfumée de gros vins, de sauces piquantes où l'odeur de l'ail vous prenait la gorge et les narines. Par l'odeur du repas, on sentait l'origine des parvenus.

—Messieurs, hasarda M. Poplinard, en essuyant sa bouche lippue, permettez-moi d'ouvrir le feu du dessert en vous offrant certain vin qui a l'âge de ma femme.

—Athanase, s'écria Mme Poplinard, pas d'indiscrétion !

Et ayant rempli les verres :

—Hein ! qu'en dites-vous ?... Du vin de la comète, mon cher, du vin de la comète...

L'ami Contrefort, pour toute réponse, tira un crayon de sa poche, et soustrayant 1837, époque de la comète, de 1887, année où nous étions, il s'écria :

—Cinquante ans de bouteille ! fameux !

Et, se tournant vers Mme Poplinard, qui était rouge comme une pivoine, il lui dit :

—Mes compliments, madame ! toujours verte comme une queue de poireau.

La bonne femme étouffait, et le feu aurait pris à la conversation si Onésime, qui roucoulait avec le gabelou, n'avait crié à la bonne d'apporter la glace. Cela refroidit la situation.

—Ah ! ce sacré Contrefort, dit Poplinard, toujours galant avec le sexe. Que sera-ce donc tout à l'heure si, comme je l'espère, vous attrapiez le *z'harichot* !...

—Oh ! le *z'harichot*, éclata en riant Contrefort.

Voyant qu'il avait dit une bêtise, et rouge de colère, Poplinard allait répliquer, quand le gabelou trancha la discussion :

—Monsieur, dit-il, pas de dispute. L'académie

dit des *z'harichots*, quand ils sont cuits, et des haricots quand ils sont crus.

C'est au milieu de cette explication, venant fort à propos, et qui acquit les suffrages de Poplinard au gabelou, que le fameux et traditionnel gâteau fut porté comme un roi sur la table.

Mme Poplinard le coupa, et ce fut Onésime qui en fit les honneurs. Avant de prendre son morceau, chacun le flairait, surtout les deux prétendants.

Il fut mangé avec un religieux silence, où chacun s'épiait, quand tout à coup Contrefort poussa un cri de joie :

—J'ai le haricot ! dit-il.

Madame Poplinard et Onésime blémirent, tandis que Poplinard, lui, était violet, n'ayant pu encore digérer la discussion du haricot :

—Pardonnez-moi, monsieur ! dit poliment le gabelou, êtes-vous bien sûr d'avoir la fève ?

—Douteriez-vous de ma parole ?

—Non, monsieur, mais à preuve contraire, je crois pouvoir affirmer que j'ai la fève.

—Alors c'est une supercherie, s'écria Contrefort, il y en a deux !

Et priant le gabelou de mettre la fève dans une assiette, il y mit aussi la sienne.

Horreur ! Le gabelou avait bien la fève, et ce que Contrefort croyait l'être, n'était autre qu'une fausse dent, qui lui était tombée...

Inutile de dire qu'il partit rageur et furieux, laissant la place au joueur de trombone à coulisse...

Saint-Eusebe



EN DÉCOUPANT DES LIVRES

Depuis quelques semaines, nous avons interrompu notre bulletin bibliographique ; les volumes nouveaux se sont empilés sur ma table de travail. De jour en jour, comptant avoir plus de temps et d'espace pour m'occuper de ces ouvrages divers un peu selon leur mérite, je remettais la partie. Je commence à craindre, devant l'encombrement des matières, la multiplicité de la besogne, que si je ne me hâte de m'occuper d'eux tout de suite, ne serait-ce que sommairement, je me verrai réduit à ne pouvoir le faire.

En conséquence, je me décide ; et voilà mon excuse auprès des bienveillants auteurs. si je me trouve empêché de donner à leurs ouvrages divers toute l'attention dont ils sont dignes.

Je me borne donc à une revue hâtive, énumération plutôt qu'appréciation des plus récents envois qui m'ont été faits.

* *

Citons : *Le Traité d'Economie politique*, de l'abbé F.-A. Baillargé, de Joliette, aux bureaux de *L'Étudiant* et *La Famille*. L'habile professeur a réuni dans un manuel commode les claires et faciles leçons qu'il donne à ses élèves sur cette importante science. M'est avis que ce petit livre a droit à l'encouragement des docteurs de la jeunesse et jouerait un rôle fort utile dans l'enseignement de nos collègues. L'étude de l'économie politique en est une qui s'impose, de nos jours ; et la méthode de l'abbé Baillargé, susceptible de perfectionnements, est, néanmoins, un heureux début dans le genre.

* *

Quand je songe que LE MONDE ILLUSTRÉ, tout au plus a mentionné, lors de leur éclosion en volume, *Les Tendres choses*, ce délicat recueil de poésies de jeunesse du Dr Chevrier, notre sympathique ami et collaborateur d'Ottawa, vraiment, j'en rougis de honte, presque. Heureusement, j'ai

pour me consoler la satisfaction de me dire que cette seule mention immédiate a suffi, dans le temps, pour remettre soudain tous les lecteurs de notre journal en bons rapports d'intimité avec le jeune poète outaouaisien, en évoquant leurs souvenirs, parmi les meilleurs. Car LE MONDE ILLUSTRÉ, en effet, peut se vanter de sa bonne fortune : il a eu la primeur d'une bonne moitié au moins de toutes ces charmeuses pièces que le modeste écolier, le joyeux étudiant, puis le jeune disciple d'Esculape semait gaîment, en allant son chemin, au vent léger de la publicité.

Tous les fidèles de notre journal gardent encore mémoire des doux instants que leur a valu la lecture de plusieurs de ces chers bouts-rimés, sans façon souvent, mais gaillards toujours, pleins de poésie tendre et douce presque toujours, parfois touchants. Aussi, j'aurais mauvaise grâce de m'excuser à faire croire que Chevrier est un grand poète arrivé, perfectionné. On sait qu'il a de l'étoffe en plein, mais qu'il peut encore avantageusement, et le doit à son talent, donner plus de soins à sa lyre. Inutile, d'autre part, de prôner ses ressources ! Elles ont déjà fait le charme des uns—voire même des unes—et l'admiration sincère des autres ; il a des moyens du genre de ceux qui s'imposent.

Après l'avoir remercié de ces *Tendres choses*, j'ajouterai donc seulement, sous forme de conclusion, ces mots : "Travaille et espère !"

Émile Saint-Eusebe

AU "MONDE ILLUSTRÉ"

Je viens de bien loin. J'ai parcouru monts et vallées pour me rendre jusqu'à vous. Vous m'avez si bien accueilli que gêne et fatigue se sont envolées sur les ailes du contentement.

Le petit bluet avait bien

Quelquefois orné tête fière,
Mais jamais bouquet littéraire....

Merci de tant d'amabilité. Elle présage, j'espère, autant d'indulgence de la part de vos charmants lecteurs et lectrices, que je suis heureux de saluer aujourd'hui pour la première fois. Je leur demande à tous un peu de bienveillance pour un pauvre enfant des bois, un sauvage petit bluet du Saguenay que l'envie de respirer un air nouveau a fait, pour la saison des neiges, quitter ses montagnes dont il leur parlera quelquefois s'ils lui accordent une indulgente sympathie.

Quoi ! dites-vous, un bluet du Saguenay ? Quelle audace l'a donc poussé hors de ses bois, et que vient-il faire ici ? Il va vous satisfaire :

Un soir de novembre, le vent du nord, si froid dans nos montagnes, nous annonçait l'hiver et nous menaçait de toutes ses rigueurs. Arbres et arbustes frissonnaient déjà sous ces caresses glacées et tremblaient à la perspective du long emprisonnement qui les attendait. Volontaire et rebelle, il me prit fantaisie de tromper, si faire se pouvait, les ennuis de ma captivité. Je voulais une société choisie, un milieu agréable et sympathique. Ayant maintes fois entendu parler du MONDE ILLUSTRÉ, cette serre incomparable, où, sous le souffle de l'amitié généreuse et bienveillante, la fleur des champs, dans sa modeste parure, trouve place à côté de la rose odorante et du lys si pur ; où les oiseaux au plumage varié égaient sans cesse la solitude de leurs mille voix harmonieuses et suaves, je me mis en tête de lui demander hospitalité et me voici.

Ne m'en voulez pas, de grâce, faites-moi de vos faveurs une toute petite part et je viendrai avec bonheur. Au revoir !

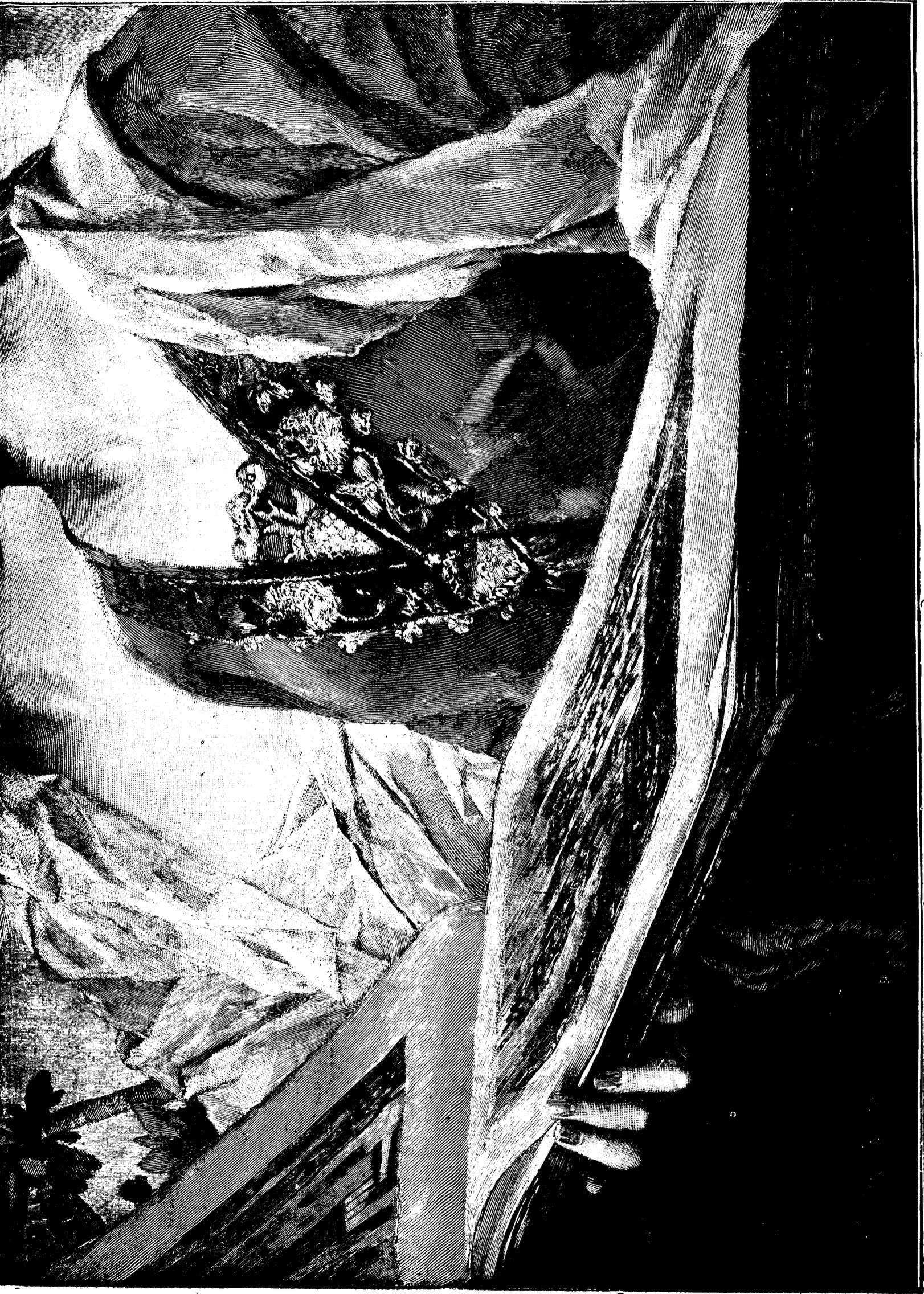
BLUET.

Chicoutimi, décembre 1892.

Les jointures et les muscles sont si bien assouplis par la Sarsepareille de Hood que tout rhumatisme, toute raideur disparaissent. Essayez-la.



G. Kiesel del.



BEAUX-ARTS. — COMPAGNES D'ÉTUDE. — Tableau de M. Conrad Kiesel



SOUVENIR DE MON VILLAGE

O souvenir de mon humble village,
Rayon d'espoir tant de fois caressé,
Cygne enchanteur qui traces ton sillage
Sur les flots noirs de mon sombre passé,

Reviens souvent visiter ma demeure
Et m'apporter un souffle de là-bas ;
Viens consoler un exilé qui pleure
Loin du pays qu'il ne reverra pas.

Viens me chanter cet aimable poème
De ta jeunesse au village natal...
Pour mes amis suis-je toujours le même ?
L'exil, hélas ! ne m'est-il pas fatal ?...

Rappelle moi la blanche maisonnette,
Au bord des flots où j'ai pleuré souvent ;
Oh ! redis-moi la douce chansonnette
Qui s'envolait sur les ailes du vent !

Redonne-moi les baisers de ma mère,
Quand, tout petit, je dormais sur son sein,
Et de mes sœurs l'amour pur et sincère
Que j'ai cherché dans mon exil, en vain.

Rends à mon cœur la foi de mon enfance
Que j'ai perdue au contact du malheur ;
Je veux revivre un seul jour d'espérance,
Pour oublier mes longs jours de douleur !

Fais-moi goûter, au sein de ma famille,
Tous les plaisirs que j'ai connus, enfant...
Rends-moi ! Rends-moi la douce et blonde fille,
Auge du ciel que mon cœur aimait tant !

Dérobe-moi, dans un aimable songe,
Ces horizons chargés d'ombre et d'ennuis.
Pour me chanter (ne fût-ce qu'un mensonge !)
Qu'on voit d'ici les champs de mon pays !

Et rends-moi tout, mes vallons, ma chaumière,
Mes jours sereins sans blasphème et sans pleurs,
Mon vieux cocor, mon Christ et ma prière,
Mes froids hivers et mes printemps en fleurs !

O souvenir de mon humble village,
Rayon d'espoir tant de fois caressé ;
Cygne enchanteur qui traces ton sillage
Sur les flots noirs de mon sombre passé,

Reviens souvent visiter ma demeure,
Et m'apporter un souffle de là-bas ;
Viens consoler un exilé qui pleure
Loin du pays qu'il ne reverra pas !

Fall River, 1892

EDGAR DE BRÉVAN.

LE JOUR DE L'AN CHEZ "L'HABITANT"

—Levons-nous, dit Lili à Françoise, en la secouant par le bras et en sautant vivement hors du rabat où quelques instants auparavant elles ronflaient toutes deux, j'entends petit Pierre et petit D'jos qui marchent en s'habillant, la lampe est allumée en bas, et notre grande sœur Odile et notre grand frère Amable ont déjà demandé leur bénédiction à papa.

—Oui, dit Françoise, presque aussi lestement, dépêchons-nous, mettons les jolies robes de flanelle et les beaux grands tabliers de toile avec des épaulettes, que maman nous a faits pour aujourd'hui, parce qu'il est enfin arrivé le jour de l'an. Papa est tout seul, près de la cheminée... Descendons en même temps que nos petits frères. Nous demanderons à notre bon père de nous bénir, et nous irons chercher nos bas que nous avons perdus hier soir. Il doivent être pleins : le vieux *Santa Claus* doit être venu cette nuit dernière, parce qu'il sait bien qu'il y a longtemps que nous n'avons mangé de bonbons, il y a un an, je crois bien.

Et Françoise et Lili suivent Pierre et D'jos, et s'agenouillent aux pieds du papa, réjoui, qui les bénit, les embrasse avec amour, puis ils vont baiser la maman, le marmot à qui elle a mis une belle

bavette blanche pour la fête, la grande sœur parée d'une nouvelle robe de casimir de magasin, Amable, vêtu comme son père d'un habillement tout neuf d'étoffe du pays. Chacun fait aux autres les meilleurs souhaits.

Alors les enfants courent à leur bas bien blanc, en sortent ce que le bon vieux a mis : treize bonbons, deux pommes, quelques beignes, un cœur de sucre avec une image dessus, au fond deux sous ! Ce sont des cris de joie, des battements de mains, des sauts en l'air.

—Tu n'as rien eu parce que tu n'as pas pendu ton bas, dit Lili à Odile.

—Si tu avais pendu ton chausson, toi, grand Amable, qui veux faire le cavalier, tu aurais reçu quelque chose aussi.

Odile montre à Amable le beau gros paroissien romain, à tranche dorée, que son père lui a acheté parce qu'il avait deviné qu'elle en désirait un, et Amable lui montre le casque en chien de mer qui va maintenant remplacer l'autre tout usé.

Il n'est pas cinq heures du matin, mais ils déjeunent à la lampe. Le déjeuner est ragoûtant : il y a un bon ragoût de pattes de cochon, des patates en abondance, des confitures de fraises cueillies par Pierre et D'jos durant la dernière saison des fruits. Ils ont boulangé la veille pour avoir du pain bien frais.

Après le retour des grandes personnes de la messe, où elles ont rencontré des amis à qui elles ont souhaité la bonne année, le dîner réunit tout ce que ces braves gens peuvent désirer : un gros dindon qu'ils ont soigné à gogo afin de bien l'engraisser pour cette occasion, car c'est une année remarquable entre les autres, — ce n'est pas tous les "jours de l'an" qu'ils mangent du dindon — des pâtés faits aux pommes et des gâteaux de leur plus fine farine.

Ils ont acheté un flacon de whiskey pour boire à la santé des voisins qui entrent durant la journée, et une bouteille de vin pour les femmes et les enfants. Ils font bombance jusqu'à la nuit, où se glisse comme un regret dans le cœur de tous : il y a eu tant de bonheur !

—Ce n'est pas de sitôt que viendra l'autre "jour de l'an," dit, avec un soupir, Françoise à Lili, en allant se coucher.

AUGUSTIN LELLIS.



UN COUP DE MINE



Un Teuton, soufflant dans une corne, l'autre jour, dans la rue, tandis que ses confrères, abandonnant leurs pics et leurs pelles, s'éloignaient de la tranchée qu'ils pratiquaient, annonçait qu'une mine allait faire explosion.

Un homme d'environ cinquante-cinq ans, de taille moyenne, un peu courbé, aux cheveux grisonnants, attendait avec moi au coin de la rue que le coup partit pour continuer son chemin.

Je remarquai avec surprise qu'il était très excité tout le temps que l'Allemand souffla dans sa corne, et, quand la mine éclata, un "enfin !" lui échappa avec un soupir de soulagement.

Il s'aperçut de ma surprise, et s'imaginant que je devais trouver drôle de le voir si agité, alors qu'il ne courait aucun danger, il me dit en s'inclinant un peu, avec un faible sourire :

—Vous m'avez vu trembler tout à l'heure en attendant l'explosion de cette mine, et vous avez dû être surpris en entendant le mot qui m'a échappé involontairement ?

—En effet, je l'avoue, mais j'ai cru que vous étiez très nerveux.

—Je ne le suis, me dit-il, que depuis un moment terrible, où je faillis perdre la vie. Si vous me le permettez, continua-t-il, je cheminerai d'ici à l'autre rue avec vous, et aussi brièvement que possible, je vous raconterai comment il se fait que depuis ce jour-là je deviens très excité, nerveux, lorsque je sais qu'un coup de mine doit partir.

—Si cela vous est agréable, je vous écoute.

Et continuant à marcher avec moi, il commença :

"Il y a dix-huit ans, la ville faisait poser l'aqueduc dans toutes les rues. Quand nous travaillions dans le sable ou l'argile, nous allions vite, mais dans le roc, il nous fallait miner, et nous avançions lentement. Un jour, j'étais le chef d'une douzaine d'hommes—nous étions à mi chemin sur la rue Saint Patrice, entre les rues Dalhousie et Sussex. Là, nous minions beaucoup. Le soleil — un soleil de juillet—chauffait fort, et quand midi sonna, mes hommes, contents de la relâche que leur donnait l'heure du dîner, cessèrent leur dur labeur, quelques-uns allant dîner, chez eux, d'autres—le plus grand nombre—se retirèrent sous un hangar dans la cour la plus voisine. Je rejoignais ceux-ci.

"Après avoir mangé, je sortis dans la rue, puis je descendis dans la tranchée pour examiner de plus près l'ouvrage de mes hommes.

"Nous creusions aussi des tranchées latérales conduisant au seuil de chaque maison, jusqu'où nous devions poser un tuyau en plomb. J'entrai dans une tranchée latérale ; les planches du trottoir n'avaient point été enlevées, et le soleil n'ayant pu y plonger ses rayons brûlants, il y faisait une fraîcheur agréable. Je m'y trouvai si bien que je m'assis sur le bord d'une anfractuosité du roc, je tirai ma pipe de la poche de mon habit, et, deux minutes après, je fumais avec délices. Je n'ai jamais savouré une pipe de tabac comme cette fois-là. Quand j'eus fini de fumer, je regardai l'heure à ma montre ; j'avais encore vingt-cinq minutes à moi. Je m'appuyai de mon mieux contre le roc, j'étendis mes jambes fatiguées et je me mis à rêver à différentes choses, les yeux ouverts. Je raisonnais et j'arrangeais maints projets que j'avai, en tête. Bientôt mes yeux s'appesantirent.

"—Tiens ! me dis-je, je crois que je vais faire un petit somme. Qu'il fait bon ici ! et je m'endormis.

"Je rêvai.

"Une heure sonne ; je me lève et, sortant de ma retraite, je crie à mes ouvriers :

"—Soufflez de la corne, je vais mettre le feu à la mine que nous avons préparée cette avant-midi.

"On m'obéit, et, prenant une allumette, j'allume la mèche et je m'élançai pour me sauver. Je ne sais comment cela arriva, mais je n'avais fait que quelques pas que je me pris le pied dans une crevasse, plus large du bas que du haut. J'aurais dû, tout de suite, m'ôter le pied à reculons, mais dans mon excitation je voulus retirer mon pied en le levant fortement ; j'avais le pied comme dans un étau. J'essaye encore à le dégager, mais sans succès.

"—Mon Dieu ! me disais-je, alarmé, que faire ? Je suis trop loin de la mèche pour essayer de l'éteindre, et je suis trop près de la mine pour n'être pas en danger. Dois-je mourir comme ceci !

"La sueur de l'angoisse et du désespoir me perlait sur le visage. J'entendais la corne dont les sons résonnaient à mes oreilles comme un glas. Je répète de vains efforts pour me dégager. C'en est fait de moi, personne ne peut me sauver. Je me recommande à Dieu. Je pense à ma femme et à mes enfants que je ne dois plus revoir. Quel sera leur sort, j'étais leur vie, leur soutien ? Mes yeux se voilent, un sanglot m'étouffe... et je m'éveille.

"Mon Dieu ! ce n'était qu'un tève ! Oh ! que je suis content ! Comme je respire avec bonheur ! mais !... quelle senteur s'empare de mon odorat ? On dirait la fumée d'une mèche de mine. N'ai-je pas rêvé, après tout ?

"D'un trait, je suis debout ; je lève les pieds, ils sont libres tous les deux. Alors j'ai rêvé tout à l'heure ?... mais... cette fumée qui devient plus forte, elle provient sans doute d'une mine.

J'en suis tout près, un regard me le dit. Là, à quatre pas de moi, une mèche achève de se consumer. Je me rappelle qu'à midi nous avions laissé une mine prête à être allumée à une heure, moment où nous devions reprendre notre ouvrage. C'est celle-là qui, dans quelques secondes, va faire explosion.

"J'étais comme rivé au sol, je ne pouvais bouger, la vue de cette mèche presque consumée me fascinait. Je me réveillai enfin de mon engourdissement.

"Avant que j'aie fait dix pas hors de ma retraite et avant que je puisse escalader les parois de la tranchée, la mine sautera, me disais-je, mais mourir ici, ou mourir en essayant de me sauver, mieux vaut cette dernière alternative.

"Comme la foudre qui sillonne la nue, illumine l'espace en une seconde, et montre parfois au marinier perdu dans la tempête, le port de salut, ainsi une idée m'éclaira et me montra comment je pouvais peut-être me sauver.

"Aussitôt je saute dans la tranchée principale, et dans cinq ou six enjambées j'entre dans une autre tranchée latérale. Au même instant une violente détonation a lieu. Des morceaux de roche sont lancés dans toutes directions, mais je suis sauf, pas une seconde trop tôt.

"Lorsque mes hommes avaient repris leur ouvrage, à une heure de l'après-dîner, ils m'avaient cherché en vain. Ils avaient donc allumé la mine sans m'apercevoir, dans la demi-obscurité où j'étais ; et l'anfractuosité du roc me cachait aussi un peu à leurs regards.

"Depuis, quand je suis forcé de m'arrêter en chemin, comme aujourd'hui, pour entendre un coup de mine, je compte les secondes qui précèdent l'explosion, et je retrace toujours dans mon esprit les phases de cet instant terrible où mon rêve devient réalité."

Regis Roy

NOTES ET FAITS

Remède contre la toux

Une brave mère de famille, dont les enfants toussaient à fendre l'âme, demande à un journal de vouloir bien lui indiquer un remède dans la "Petite Correspondance."

Quelques jours après, parcourant la feuille, elle y trouve, à son adresse, la réponse suivante :

"S'ils ne sont pas trop jeunes, pelez-les soigneusement, trempez-les dans l'eau bouillante, salez abondamment et laissez-les ensuite mijoter huit jours en saumure."

L'ouvrier imprimeur—cette race est sans pitié—par une erreur incroyable, s'était trompé de colonne et avait remplacé le remède demandé par une recette pour "confire les oignons au vinaigre."

Par téléphone

Le journal l'Electricien nous apprend qu'une nouvelle industrie vient de se créer pour la transmission des messages téléphoniques sur les lignes à grande distance. On sait que, sur ces lignes, la netteté de la prononciation et la délicatesse d'oreille des deux correspondants est un facteur important de la transmission. On comprend donc qu'il se soit formé des spécialistes pour parler sur les lignes où la transmission est pénible, comme celle de Paris-Londres, où le tarif est de 10 fr. par trois minutes.

Ces opérateurs arrivent à des résultats surprenants. D'après un certificat qui émane de l'agence Reuter, on est arrivé à transmettre, dans les trois minutes réglementaires, 576 mots, soit 192 mots par minute. Le message renfermait des noms propres et des nouvelles détachées ; il était parlé en langue française.

D'après les observations qui sont faites quotidi-

ennement, la langue anglaise est très inférieure à la française au point de vue de la netteté de la transmission, à cause du nombre considérable de syllabes suffisantes qu'elle contient. En temps d'orage, les crachements téléphoniques se confondent avec ces syllabes, dont la transmission est toujours difficile.

Les sténographes-téléphonistes, qui ont entrepris ce service, ont fixé à 400 mots la longueur du message à transmettre en trois minutes.

Isabelle, reine de Castille



Au moment où l'on parle tant de Colomb, l'immortel découvreur, sur notre continent américain, il fait bon d'évoquer le souvenir de cette noble reine, qui sut le comprendre, souvenir si étroitement rattaché à la mémoire du grand Génois.

Isabelle, "la belle et bien-aimée reine de Castille," comme la

nomme la tradition, était fille de Jean II. Elle naquit en 1450, quatre ans avant la mort de son père. En 1469, elle épousait Don Ferdinand, fils du roi d'Aragon. Deux grands événements historiques ont marqué du sceau de la gloire leur règne collectif : l'expulsion des Maures, d'Espagne et la découverte de Colomb, qui apparut pour la première fois à la cour de Castille en 1486. A elle seule, en vertu de la protection toute spéciale dont elle entoura l'illustre navigateur, la Castille est redevable de l'honneur immense qu'elle a recueilli de la découverte du Nouveau-Monde.

C'est Isabelle encore qui a préparé l'âge d'or de la littérature espagnole. A sa mort, elle fut amèrement pleurée, et à juste titre, de ses nombreux sujets.

La manoeuvre de l'éventail

Jadis en Angleterre—lisons nous dans la chronique du Musée des Familles—un plaisant avait proposé d'établir une Académie pour y dresser les jeunes demoiselles à la manoeuvre de l'éventail. Les divers commandements auraient été :

Préparez vos éventails,
Déferlez vos éventails,
Déchargez vos éventails,
Mettez bas vos éventails,
Reprenez vos éventails,
Agitez vos éventails.

On demandait six mois pour conduire les académistes à la perfection de ces six mouvements.

Préparer l'éventail, c'est le prendre et le tenir fermé, en donner un coup sur l'épaule de l'un, en faire une niche à un autre ; en porter le bout sur le bord de ses lèvres, le laisser baissé, en le tenant entre les doigts d'un air négligé.—Déferler l'éventail, c'est l'ouvrir par degré, le tenir à moitié ouvert, le refermer et le rouvrir en lui faisant faire des espèces d'ondulations.—Décharger l'éventail, c'est l'ouvrir brusquement, et faire une espèce de décharge par le claquement général qui s'opère au même instant au moyen des plis et des touches qu'on agite rapidement.—Mettre bas l'éventail, c'est le poser sur la cheminée ou sur la table, quand il s'agit de jouer, de manger, de rajuster sa coiffure, ou de remettre une épingle qui se détache.—Reprendre l'éventail, c'est s'en saisir de nouveau pour sortir, après une visite faite.—Agiter l'éventail, c'est s'en rafraîchir lorsqu'on ne sait plus que dire, lorsqu'on s'ennuie, lorsqu'on est embarrassé. L'agitation de l'éventail est la partie la plus intéressante de l'exercice. Il y a d'ailleurs plusieurs sortes d'agitations de l'éventail : l'agitation modeste, craintive, confuse, enjouée, amoureuse. Enfin cette agitation dépend de la manière d'être des dames, de sorte qu'il y a des éventails gais, des éventails

tristes ; il y en a de sombres et d'enjoués, de folâtres et de mélancoliques, comme il y a des esprits joyeux, mélancoliques et rêveurs, etc....

Pensées détachées... à la benzine :

"Depuis l'entrée des troupes françaises sur le territoire dahoméen, que de noirs de fumés !"

"Lorsqu'il séjournait à Abomey, Bec-en-Zinc en profitait pour se livrer à de nombreux sacrifices humains. C'était un personnage abomeynable !"

"Depuis qu'on lui a pris Koto, Bec-en-Zinc ne décolère pas contre le commandant des petits pioupiou français. Dodds et lui sont à Koto tiré !"

NOUVELLES A LA MAIN

Flirt :

—En vérité, mademoiselle, tant de reproches pour un pauvre petit baiser ! Que diriez-vous donc si je vous en avais pris plusieurs sur votre jolie bouche ?

—Oh ! plusieurs, c'est autre chose. Je ne dirais rien.

—Ah !

—Naturellement, puisque je ne pourrais plus parler !

**

A la campagne, entre gamins, dont l'un revient de l'enterrement de son oncle, souriant comme à l'ordinaire :

—Ca ne te fait donc pas de peine que ton oncle soit mort ?

—Oh si ! mais je suis consolé, parce que quand je mourrai je le retrouverai au ciel.

—Mais tu ne le reconnaitras pas !

—Oh ! si je regarderai bien partout, et quand je verrai un ange qui a le nez rouge, je dirai : c'est mon oncle !



WILLIE TILLBROOK

Fils du

MAIRE TILLBROOK

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofuleuse sous une oreille. Le médecin la lança et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèle. Mde Tillbrook lui donna de la

Sarsepareille de Hood

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffriraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de Hood guérissent la constipation habituelle en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils. — Pour tous renseignements et à prix constant, — Téléphone Bell, 728

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

Willigo venait d'enlever le bandeau du prisonnier, le malheureux était rouge de colère et roulait des yeux apoplectiques en regardant le sauvage australien. Il se calma un peu cependant en apercevant le Canadien et ses compagnons, et leur montra, en les agitant, ses deux mains attachées. On les lui délia à l'instant ; il porta alors sa main droite à la bouche, indiquant ainsi qu'il voulait parler.

—Ah ! pour cela, gentleman, c'est une autre affaire, lui dit le Canadien en anglais ; veuillez avoir la patience de m'écouter un instant. Nous sommes en ce moment, comme disent les indigènes, sur le sentier de la guerre et environnés d'ennemis dangereux ; vous allez nous promettre de ne faire aucun bruit, de ne pousser aucun cri de nature à nous les attirer sur les bras, et je vous rends à l'instant l'usage de la parole.

L'Anglais fit signe de la tête qu'il acquiesçait à cet arrangement.

—Une minute encore, fit le Canadien : je dois vous prévenir qu'au moindre oubli de votre part, je me verrai dans la nécessité de vous brûler la cervelle.

Willigo enleva alors le bâillon, si artistement appliqué que le pauvre diable ne pouvait faire entendre le moindre son.

A peine débarrassé, le prisonnier poussa un long soupir de soulagement !

—Veuillez croire, monsieur, lui dit Olivier, qui jugea à propos d'intervenir, que nous ne sommes pour rien dans la mésaventure qui vous est arrivée. Les indigènes vous ont pris pour un espion de leurs ennemis, et ils vous ont appliqué la dure loi du buisson.

—Aoh ! A qui ai-je l'honneur de parler ? fit l'Anglais d'un ton de dignité comique.

—On me nomme Olivier, répondit le jeune homme, et voici mes compagnons Dick et Laurent.

—Très bien ! et moi je suis connu dans le monde sous celui de John-William Gilping, esquire, membre de la Société royale de Londres.

Olivier et ses compagnons s'inclinèrent.

L'Anglais continua.

—J'ai été envoyé, par les sections de botanique et de géologie, pour étudier la flore et la minéralogie de l'Australie. Je suis également membre de l'Evangelic-Missionary-Society pour la propagation de la Bible ; en vérité, c'est une indignité, messieurs, qu'un sujet de la Reine ait été ainsi traité par ces sauvages dans les possessions mêmes de Sa Gracieuse Majesté.

—C'est une grave imprudence que vous avez commise, gentleman, que de vous hasarder ainsi, sans guides, sans armes, dans le buisson.

—Aoh ! des guides, j'en avais pris deux à Melbourne ; mais ils m'ont abandonné au bout de cinq jours de marche, et j'ai pris le parti de continuer seul mon voyage avec Pacific.

—Les indigènes vous ont rencontré seul cependant.

—Aoh ! je l'avais attaché à un arbre sur le bord du River, et je m'étais éloigné un peu en herborisant, quand ces trois sauvages se sont précipités sur moi, selon la parole du prophète Jérémie : " Et le juste deviendra la proie des impies."

—Vous avez attaché votre compagnon à un arbre ? fit le Canadien, qui ne put retenir un sourire.

—Pacific n'est pas un compagnon, c'est une âne qui porte la bonne nouvelle et mes bagages ; quand je me suis vu abandonné par mes serviteurs, j'ai dit comme Balaam : " Et j'irai seul avec mon âne au-devant de gentils." Que va devenir le pauvre animal ?

Ce que John Gilping appelait la bonne nouvelle était un sac de bibles qu'il avait reçues de l'Evangelic-Society pour les distribuer aux sauvages.

—Pauvre Pacific ! continua le brave savant en poussant un profond soupir.

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'un éclat formidable ébranla l'atmosphère ; les trois pionniers relevèrent rapidement leurs armes au repos ; mais ils les laissèrent retomber sur le sol en éclatant de rire. Ils venaient de reconnaître la voix harmonieuse de maître Aliboron.

—C'est Pacific ! s'écria John Gilping, au comble de la joie.

—Diable d'animal ! exclama le Canadien ; il va attirer tous les bush-rangers sur nous ! Il faut le faire taire à tout prix.

Il fit signe à Willigo, qui disparut dans les broussailles.

A ce bruit inconnu, Black, qui n'avait pas bronché même à l'apparition des sauvages, tellement il avait été dressé par son maître à n'obéir qu'à sa voix, ne put s'empêcher de gronder ; mais il se tut à la première injonction d'Olivier.

En voyant que la nuit n'amenait pas le retour de son maître, l'âne, sans aucun doute, avait dû briser son licol et se mettre à errer le long du fleuve. Au bout de quelques instants, Willigo, qui s'en était emparé, le ramenait triomphalement, à la grande joie de John Gilping, qui s'assura immédiatement que ses précieuses bibles étaient bien à leur place. Tout le chargement, livres et bagages, était intact, ce dont le brave homme remercia le ciel en nasillant à voix basse un psaume de circonstance.

—Qu'allons-nous faire de cet original et de son compagnon à longues oreilles ? fit Olivier à l'oreille du Canadien.

—Du diable si j'en sais quelque chose ! répondit ce dernier ; nous ne pouvons cependant pas l'abandonner seul dans le buisson, le premier bush-ranger qui le rencontrera lui logera une balle dans la tête pour lui voler son âne, qui est un aide précieux dans ces solitudes, en raison de sa force de résistance et de sa sobriété. Et puis, c'est un animal rare en Australie, ce qui augmentera encore les convoitises. D'un autre côté, tous les indigènes qui trouveront sur leur chemin ce singulier personnage le traiteront comme l'a fait aujourd'hui Willigo. Ce qu'il y aurait de plus simple et de plus humain serait de l'emmener avec nous au grand village des Nagarnooks, et là il pourrait payer des guides indigènes et se faire reconduire à Melbourne. Dans tous les cas, il en sera comme il l'entendra ; le jour ne va pas tarder à paraître, et, s'il veut nous quitter, nous ferons bien de ne pas le retenir, car il peut, à un moment donné, devenir un grand embarras pour nous.

Après les épreuves qu'il venait de subir, master Gilping n'eut garde de refuser ces propositions, dont on lui fit part, et il fut convenu qu'il accompagnerait la petite troupe chez les Nagarnooks. Sur sa demande, Dick lui fit restituer son bâton de minéralogiste et son sac en peau, assez semblable à un fourreau de parapluie.

CHAPITRE II

Le cri du pagon.—Les guerriers Dundarups.—Percé d'un coup de lance—Le combat—La carabine de Tidana.—Cernés

Comme on le pense bien, le projet formé par le Canadien de se reposer pendant quarante-huit heures dans cette station, avait été abandonné dès que la présence des bush-rangers avait été connue, et nos voyageurs prirent le parti de se mettre en route immédiatement pour traverser le Red-River à un gué que Willigo connaissait, avant que les batteurs d'estrade pussent avoir connaissance de leur changement de direction.

Le chef nagarnook fit entendre par trois fois le cri du pagou, signal convenu pour rappeler ses deux guerriers, car on n'attendait qu'eux pour partir.

Un moment après, un bruit de feuilles sèches et de branches froissées annonça leur arrivée, mais Koanook seul parut.

—Où est Nirrooba ? fit Willigo.

—Il s'est glissé vers le campement des bush-rangers pour épier leurs mouvements.

—Ne vous ai-je pas ordonné de rester en sentinelles à portée de ma voix ?

Pour toute réponse, Koanook montra à son chef sa lance teinte de sang.

—Que s'est-il passé ?

Koanook a percé un guerrier dundarup, qui nous épiait à quelques pas d'ici ; il est tombé sans pousser un cri ; alors Nirrooba a dit à son frère : " Veille, je vais aller au camp des guerriers blancs," et Nirrooba s'est mis en route.

—Qu'est-il arrivé ? pourquoi ne partons-nous pas ? fit le Canadien en s'approchant.

—Koanook a tué un espion dundarup, répondit Willigo, et Nirrooba est au camp des maraudeurs. Il faut attendre le retour de Nirrooba.

Nos voyageurs ne restèrent pas longtemps sur le qui-vive, car Dick n'avait pas achevé de communiquer à Olivier les motifs qui retardaient le départ, que le chant du kalloo ou pia rieuse, signal adopté par le jeune guerrier, se faisait entendre dans le lointain.

Dans toutes les tribus australiennes, chaque guerrier possède un cri particulier, emprunté aux oiseaux du pays ou aux quelques rares mammifères que possède l'Australie, pour se faire reconnaître des siens ; il le choisit à l'âge où il quitte la classe des adolescents pour entrer dans celle des guerriers ; mais ce signe spécial, qui ne lui appartient officiellement qu'à partir de ce moment, lui est enseigné dès l'enfance afin qu'il arrive à le rendre avec une telle perfection qu'on puisse le confondre avec celui de l'animal même auquel il appartient. On comprend l'intérêt qu'il y a pour les indigènes, presque toujours en guerre, à pouvoir apprendre aux leurs, même en face de l'ennemi, leur présence ou leur arrivée.

—Aga ! Aga ! Alerte ! Alerte ! s'écria tout à coup Nirrooba en faisant irruption au milieu de la clairière.

—Qu'y a-t-il donc ? fit le Canadien, qui ne se départissait jamais de son flegme.

—Nirrooba est une jeune tête, fit sentencieusement Willigo, il se laisse

emporter par son ardeur ; qu'il se calme et réponde posément à mon frère blanc.

— Nous ne nous étions pas trompés quand nous supposions que les bush-rangers avaient dû faire alliance avec une des tribus ennemies de la côte, répondit le jeune guerrier ; nous rampions dans les hautes herbes, à quelques pas d'ici, quand tout à coup Koanook se trouva face à face avec un espion dundarup, qu'il cloua sur le sol avec sa lance.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu nous prévenir ? interrompit Willigo.

— Nirrooba a pensé qu'il valait peut-être mieux se renseigner avant sur le nombre des Dundarups qui sont sur le sentier de la guerre, et Nirrooba est parti pour le camp des blancs pendant que Koanook restait en sentinelle.

— Bien, tu as agi comme un vieux chef ; le jeune menouh mériterait d'avoir la barbe grise.

Ce nom de menouh, qui signifie jeune kangourou, est donné dans les tribus australiennes aux guerriers qui n'ont pas encore fait leurs preuves.

A cette louange de son chef, l'Australien rougit de plaisir et continua, en comptant sur ses doigts :

— Il sont deux, trois, quatre, six, dix blancs, et plus de deux cents Dundarups marchent avec eux. Au lever du soleil, ils vont se mettre en route pour nous envelopper et nous faire prisonniers.

— Hâtons-nous de nous mettre en marche, fit le Canadien ; nous n'avons que trop perdu de temps.

— Mon frère est donc bien pressé de tomber aux mains de ses ennemis ! répondit Willigo.

— Je ne te comprends pas, chef.

— Mon frère sait-il où il veut aller !

— N'avons-nous pas décidé de nous rendre le plus promptement possible au grand village de la tribu ?

— Il nous faut deux jours pour l'atteindre, et nous serons tous tués avant d'avoir aperçu la fumée de nos kraals, répliqua Willigo en secouant la tête.

— Tu as raison, fit le Canadien, pensif.

— Nous ne pouvons cependant pas nous laisser cerner ici par nos ennemis, interrompit Olivier avec une légère nuance d'impatience.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, mon cher Olivier, répondit le trappeur en français pour ne pas être compris des indigènes, suivre absolument le plan que Willigo est en train de former. Au moindre écart, nous allons nous faire massacrer tous par les sauvages dundarups, qui s'inquiéteront peu de savoir si cela ne contrecarre pas les projets des batteurs du buisson.

— Ces derniers, en effet, doivent tenir à respecter votre vie, jusqu'à ce qu'ils aient pu, en nous suivant à la piste, découvrir la situation du placet.

— Vous avez raison ; aussi, ne puis-je comprendre le motif qui les a poussés à réclamer le secours des Dandarups ; ils savent parfaitement qu'ils ne pourront retenir leurs alliés. . . . Dans tous les cas, en présence de la guerre de ruses et d'embûches qui commence, véritable guerre de sauvages, et dans la nécessité où nous sommes de nous défendre par les mêmes moyens, nous devons obéir à Willigo et exécuter aveuglément tout ce qu'il ordonnera ; c'est surtout dans la guerre du buisson qu'il ne doit y avoir qu'une tête, qu'une volonté.

— C'est bien ; le chef peut compter sur l'obéissance absolue de Laurent et sur la mienne.

Après avoir échangé quelques mots avec Willigo, le Canadien dit à ses compagnons :

— Le chef exige que tout le monde reste ici. Avant de prendre une décision, il veut se renseigner par lui-même sur le nombre de nos ennemis et surtout sur leurs intentions ; il laisse ses ordres à ses deux compagnons, et s'il devenait urgent que vous traversassiez le Red-River, un signe particulier servirait d'avertissement et Koanook et Nirrooba se chargeraient de vous faire traverser le gué et de vous mettre provisoirement en lieu sûr.

— Et vous ?

— J'accompagne Willigo ; un œil sûr et une bonne carabine sont d'un précieux secours en pareille occasion, et puis il peut être bon de ne point masser toutes ses forces au même lieu ; du reste, vous pouvez vous fier à moi, nous ne serons pas longtemps absents.

Le Canadien était un vieux squatter qui connaissait presque aussi bien les ruses du buisson que les indigènes. De plus, il était connu de tous les Dundarups, à qui il avait maintes fois déjà fait connaître la puissance de sa carabine, et en le prenant pour compagnon, le guerrier nagarnook montrait quel cas il faisait de son courage. Ils partirent donc pour aller relever les pistes et savoir, en somme, combien ils avaient d'ennemis en face d'eux.

Dans la pensée de Willigo, il y avait eu rencontre fortuite entre les bush-rangers et le parti de Dundarups qui se trouvait avec eux, et non alliance projetée ; dans ce cas, ni les intérêts ni la direction qu'ils devaient suivre n'étant les mêmes, ils ne tarderaient pas à se séparer. Il y avait donc là un point important à éclaircir, car il se pouvait fort bien aussi qu'il ait été convenu que les bush-rangers aideraient les Dundarups de leurs carabines dans leur querelle avec les Nagarnooks, quitte à recevoir ensuite l'assistance de leurs alliés indigènes contre le Canadien et sa petite troupe.

Willigo ne devait certes pas prendre le même parti dans les deux cas ; aussi avait-il dit au Canadien dans leur conversation particulière, après que ce dernier eût demandé à ce qu'on levât le camp de suite :

— Partir . . . fuir de suite . . . mon frère blanc raisonne comme une jeune tête. Quand on fuit, il faut toujours savoir *qui on fuit, pourquoi on fuit et où on peut aller* ; sans cela on s'expose précisément à tomber dans le piège même qu'on a tendu. En attendant que nous sachions si nous avons affaire aux batteurs du buisson et aux Dundarups réunis, nous allons jeter de l'indécision dans leurs mouvements en partageant notre petite

troupe en deux ; ils ne sauront de quel côté porter le gros de leurs forces ; Koanook et Nirrooba, à qui je vais laisser mes instructions, à un signe convenu, feront traverser le fleuve à tes compagnons et les conduiront, en moins de deux heures de marche, dans un lieu inaccessible connu d'eux seuls et de moi, où deux ou trois hommes peuvent défier toute une armée, et, pendant ce temps-là nous attirerons sur nous le gros des forces dundarups. Willigo et le Trouneur-de-Têtes, avait ajouté avec orgueil le sauvage, pourraient jouer avec eux des mois dans le buisson, sans que ces chiens de Dundarups puissent se vanter d'avoir seulement entendu le bruit de nos pas.

On a vu comment le Canadien avait, en quelques mots, prévenu ses compagnons, puis Willigo et lui s'étaient glissés sans bruit dans le buisson.

Olivier et Laurent restèrent seuls avec John Gilping et les deux guerriers nagarnooks, qui employèrent leur temps à broyer les trois couleurs : blanc, rouge et noir, qu'ils portent toujours sur eux dans un petit tube de bois, pour redonner du ton à leurs peintures de guerre, qui s'étaient un peu effacées pendant leurs courses dans les hautes herbes et avec l'humidité de la nuit. Le soleil s'était levé depuis longtemps, incendiant de ses rayons d'or la vaste plaine, couverte de lilas jaunes, fleurs spéciales à l'Australie, de melicas, de nightseeded ou parfum des nuit, de myalls et de salsepareille grimpante, formant partout d'inextricables réduits où une petite troupe d'homme pouvait se cacher des jours entiers sans que rien pût révéler sa présence. Aussi, dans la guerre du buisson, l'avantage est-il plutôt à ceux qui marchent par petits groupes isolés, qu'à ceux qui se présentent par grandes masses.

Si Willigo et le Canadien eussent été seuls ils se fussent fait un jeu, en effet, selon l'expression de l'Australien, de décimer les Dundarups avec leurs terribles ritles, sans jamais se laisser surprendre par eux. Le chef nagarnook était un des rares indigènes qui fussent armés à l'europpéenne. Dick, en effet, lors de son adoption par le père de Willigo, avait fait cadeau à ce dernier d'une magnifique carabine à longue portée, et Olivier, au moment où le chef se préparait à partir pour aller avec le Canadien observer les mouvements de leurs ennemis y avait, ajouté un revolver qui avait ainsi complété son armement.

Pour calmer les ennuis de l'attente, Olivier et Laurent, dès les premières lueurs de l'aube, s'étaient rendus à l'extrémité du bouquet de bois qui les abritait pour inspecter la plaine ; mais ils ne tardèrent pas à être rappelés par les guerriers nagarnooks, qui leur firent comprendre que la prudence leur commandait de rester près d'eux et prêts à partir au premier signal.

John Gilping, pendant ce temps-là, psalmodiait à voix basse les psaumes de David.

Deux heures d'une mortelle attente s'écoulèrent ainsi.

Dans l'intervalle, il sembla plusieurs fois à nos voyageurs qu'ils entendaient dans le lointain comme des cris et des détonations de carabine ; mais à toutes les questions qu'ils posaient aux indigènes, ces derniers leur répondaient par des signes qu'ils ne comprenaient pas ce qu'on leur disait, et ils s'efforçaient à leur tour, par une mimique appropriée à la circonstance, de leur faire comprendre qu'ils ne risquaient rien sous leur garde.

Malgré ces assurances, les sons vagues et inappréciables qui arrivaient aux oreilles des Européens, semblables à ces sourds bruits de l'océan qui précèdent la tempête, augmentaient leur inquiétude. Olivier et Laurent étaient braves et possédant ce courage raisonné à l'épreuve même de la surprise, même de l'inconnu ; mais ils n'étaient pas à l'abri de ces sensations nerveuses qui assaillent les caractères les mieux trempés lorsqu'ils sont obligés de rester immobiles en face des dangers qu'ils pressentent, mais qui ne peuvent définir.

Ils eussent préféré avoir à repousser quelque attaque ouverte, et, s'ils n'eussent écouté que leurs propres impressions, ils eussent cent fois rompu avec la consigne de Willigo, et se fussent lancés à travers le buisson à la poursuite de leurs invisibles ennemis.

De temps à autres, les indigènes se couchaient dans l'herbe, appuyant leur oreille sur le sol pour mieux écouter les bruits lointains de la forêt, mais quand ils relevaient la tête, ils ne répondaient que par un sourire aux muettes interrogations de leurs compagnons blancs.

On eût dit qu'ils les traitaient en enfants gâtés et qu'ils cherchaient avant tout à ne pas les effrayer.

Ces sourires, au milieu des affreuses peintures qui leur bariolaient le visage, prenaient des teintes de grimaces diaboliques qui eussent eu, au contraire, un résultat tout opposé, si Olivier n'eût été certain qu'il pouvait absolument compter sur le dévouement des alliés de son ami le Canadien.

En quelques minutes, les Nagarnooks étaient parvenus à se transformer d'une façon tout à fait méconnaissable. En les voyant avec leurs yeux entourés de trois cercles alternés rouge, blanc et noir, la figure entièrement sillonnée de barres verticales et le corps couvert de dessins bizarres, exécutés avec ces différentes couleurs, le brave John Gilping ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise indéfinissable ; aussi, les comparant dans sa pensée à Nisboth, Belphégoa, Astaroth et autres représentants des séjours infernaux, marmottait-il ses psaumes avec un redoublement d'ardeur :

« Ne faites pas alliance avec les infidèles, car qu'y a-t-il de commun entre eux et l'Eternel ? »

Eh, en prononçant ces paroles, il jetait sur les Nagarnooks des regards étranges ; on eût dit qu'il s'attendait à les voir rentrer sous terre par la vertu de ses exorcismes. Quant aux indigènes, ils étaient absolument convaincus qu'ils avaient sous les yeux un sorcier blanc.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)



—Robert, dit-elle, le consentement que vous demandez, je l'avais obtenu....—Page 82, col. 2.

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

Il s'enferma dans son cabinet. Sa mère ne le revit plus.

Allons rejoindre l'agent Pinson.

Il était de fort méchante humeur, M. Pinson.

Il grommelait entre ses dents tout en montant au Palais de Justice pour y faire part à M. Laugier de sa déconvenue :

—C'est la faute de cet animal de joueur d'orgue. C'est ma faute, aussi. Est-ce que j'avais besoin de m'occuper de ce mendiant ? Est-ce que je n'aurais pas dû lui laisser seriner tous les airs de son instrument ? C'est bien fait pour moi. Je suis persuadé, du reste, que tout cela était un coup monté. Le joueur d'orgue connaît M. Gérard. Ils ont dû m'éventer et s'entendre ensemble. J'approfondirai la chose. En attendant, il faut que je voie M. Laugier et ce ne sont pas des compliments que je vais recevoir, oh ! non mais un savon !

Il fit la grimace, poussa la porte et entra au palais.

—M. Laugier est-il dans son cabinet ? demanda-t-il au concierge.

—Oui, monsieur Pinson, il y est encore.

Il grimpa l'escalier, point rassuré.

M. Laugier, en effet, n'avait pas encore quitté son bureau.

Quand il vit entrer M. Pinson, il se leva et vint à lui avec empressement.

—Il a l'air de bonne humeur, se dit l'agent, et moi qui vais le forcer d'en rabattre. Je n'ai vraiment pas de chance... Hum ! Hum !

—Il prit un air souriant et salua M. Laugier à plusieurs reprises.

—Asseyez-vous, Pinson, vous devez être fatigué.

—Ma foi, ce n'est pas de refus, car je suis éreinté, c'est la vérité.

—Voyons, racontez-moi ce que vous avez découvert ?

—Hum ! Hum ! ce que j'ai découvert ? C'est que voyez-vous, monsieur le juge, il n'est pas possible, du premier coup, à la première heure, de découvrir grand'chose dans des affaires comme celle-là.

Oh ! oh ? voilà bien des précautions oratoires, monsieur Pinson. Allons au fait. Racontez-moi l'emploi de votre après-midi.

—Cela est facile, mais ce n'est pas concluant. Quand je suis sorti d'ici pour filer M. Gérard, je suis allé au bord de l'Oise où il demeure. Je l'ai attendu longtemps. Il n'était pas rentré. Il est revenu, puis ressortit. Je

J'ai suivi. Je l'ai suivi dans Creil et je les connais maintenant, les rues de la ville... J'irais les yeux fermés...

—Où s'est-il arrêté?... Quel malade a-t-il visité?

—Ah? voilà ce que je ne sais pas plus que vous.

—Comment cela?

—Oui. Il a été plus malin que moi... et le joueur d'orgue aussi... Roulé, oui, monsieur le juge, ils m'ont roulé tous les deux, le docteur et l'homme au moulin à café.

—Je ne comprends rien à ce que vous dites, fit le juge avec impatience. Veuillez vous exprimer plus clairement.

Pinson se tournait sur sa chaise, comme s'il se trouvait sur du feu.

—C'est pourtant bien clair. Je filais le docteur Gérard et le joueur d'orgue marchait derrière moi, et il jouait à tour de bras :

Le roi des mers ne t'y chappera pas.

—Quel rapport ce mendiant a-t-il avec ce qui nous préoccupe?

—Vous allez bien voir. Cela me gênait cet orgue. J'en avais plein le dos. C'est le cas de le dire. J'étais agacé. Et tout le malheur vient de là. Je dis au mendiant : "Va-t'en moudre tes airs ailleurs." Il refuse. J'insiste. Il refuse. Il était en règle. J'appelle des sergents de ville. Je veux le faire conduire au poste.

—Sous quel prétexte?

—Je n'en avais pas, les sergents veulent m'emmenier avec le manchot jusque chez le commissaire, pour que nous nous expliquions...

—Vous aviez tort. Les sergents de ville étaient dans leur droit.

—Et pendant ce temps-là le docteur Gérard filait par des ruelles et disparaissait. J'ai eu beau courir ensuite. Inutile. Envoyé! le docteur.

M. Pinson s'arrêta brusquement devant le malheureux agent.

Et d'une voix nette, avec un haussement d'épaule :

—M. Pinson, vous êtes un imbécile...

L'agent reçut le coup sans broncher.

—Je le sais, monsieur, je le sais bien, fit-il, penaud. Monsieur le juge ne m'en dira jamais là-dessus plus que je n'en pense moi-même. Et je suis sûr qu'ils s'entendent tous les deux, le joueur d'orgue et le docteur. On ne m'ôtera pas ça de la tête. J'ai encore entendu son diable d'orgue de barbarie dans la plaine, quelques instants après. Cette fois, il jouait la *Dame blanche*. Que pouvait-il faire à cette heure-là, presque la nuit tombante, dans la campagne?

—De telle sorte que vous n'avez aucun renseignement?

—Aucun, si ce n'est que le docteur Gérard se défie et qu'il se tient sur ses gardes.

—Il faut avoir raison de sa prudence.

—Pour cela, je vous le promets. C'est une revanche à prendre.

—En attendant que vous me soyez utile à quelque chose, d'un ton méprisant, je puis, moi, vous fournir un détail qui a son prix, et que je vous saurai gré de ne pas oublier.

—Parlez, monsieur le juge, parlez!

—M. Gérard est venu au greffe demander qu'on voulût bien lui remettre pendant quelques instants le revolver de Valognes...

—Ah! ah! Et que voulait-il en faire?

—C'est ce que j'ignore. Le greffier le lui a remis aussitôt et comme il était occupé autre part à ce moment, il avait laissé seul M. Gérard.

—Voilà qui est jouer de malheur, par exemple.

—Cherchons ensemble quel était son but...

—Sans doute il voulait examiner l'arme... en déterminer le calibre... s'assurer qu'une ou plusieurs balles avaient été tirées... mais pourquoi?

—Le docteur Gérard est venu me déclarer que Beaufort était innocent, qu'il connaissait le coupable, mais que le secret professionnel, qui est sacré, l'empêchait de révéler le nom du meurtrier. Or cette déclaration émise par lui, c'est le greffier lui-même qui a fixé les dates, deux jours après l'examen du revolver.

—Ce qui tendrait à faire croire que le docteur était en train de soigner un malade, un blessé, que la blessure lui avait paru suspecte et qu'il essayait d'éclaircir ses soupçons.

—On peut même préciser davantage... S'il y a eu blessure, qui prouve que M. Gérard ne possède pas la balle tirée, extraite par lui!... Qui prouve que ce n'est pas cette balle qu'il a voulu comparer avec le calibre du revolver?...

—Je pense comme vous.

—Oui, oui, c'est probable.

—Comment faire pour le savoir?

—Si vous ne vous étiez pas laissé jouer aujourd'hui comme un enfant, monsieur Pinson, vous seriez renseigné à cette heure.

—Oh! j'en fais mon *mea culpa*, monsieur le juge.

—D'autre part, il est une hypothèse que nous n'examinons pas suffisamment. Nous pouvons être tout simplement, en cette affaire, la dupe de M. Gérard. Le docteur était l'ami de M. Beaufort. Il cherche à le sauver. Quoi de plus simple? Notez que je suis convaincu qu'il est de bonne foi. Il croit à son innocence. Et tous les moyens peuvent lui paraître bons pour nous faire partager cette conviction, du moins pour jeter des doutes dans notre esprit.

—J'éclaircirai tout cela, monsieur le juge, je vous le promets.

M. Pinson prit congé. Et en descendant l'escalier.

—Allons, il n'a fait que me traiter d'imbécile... J'en suis quitte pour la peur... Il ne s'agit plus que de lui montrer que je ne suis pas ce qu'il croit.

V

Modeste, nous l'avons dit, n'avait pas revu Robert Valognes depuis la mort de son père. La pauvre garçon, dans la folie de son désespoir, s'était tenu renfermé au château de la Novice, refusant de voir même les plus intimes amis de la victime. Gérard, qui craignait que cette douleur, se nourrissant d'elle même sans consolation et en pleine solitude ne finit par influencer sur sa raison, Gérard avait essayé à plusieurs reprises de l'approcher afin de lui donner quelques conseils.

Robert Valognes avait refusé de le recevoir, mais lui avait écrit :

"Je sais pourquoi tu viens. Tu crains que je ne devienne fou. Hélas! je le voudrais. Ce serait la meilleure façon d'oublier."

Enfin, la douleur se calma. Elle n'était ni moins puissante, ni moins forte, mais déjà cependant, elle se raisonnait un peu.

Il écrivit un jour à Gérard :

"J'ai besoin de visages amis... Demain j'irai embrasser ta mère et te serrer dans mes bras."

Il ne parlait pas de Modeste, mais à quoi bon? N'était-ce pas pour elle qu'il venait?

Quand Marceline sut qu'il allait venir, elle fut très émue. Et comme, au contraire, Gérard ne cachait point sa joie de revoir Robert, elle lui dit :

—Mon cher enfant, tu ne vois donc pas que cette visite va renouveler nos angoisses?... Tu oublies donc ce qui existe?... Tu ne comprends donc pas dans quelle délicate et singulière situation nous nous trouvons vis-à-vis du pauvre Valognes?... Le jour du meurtre, si M. Beaufort accompagnait Valognes... s'il se trouvait dans la même voiture, c'est que j'étais allé lui dire : "Modeste est votre fille. Je suis Marceline votre femme! Si j'ai mis des obstacles au mariage de Modeste avec Robert, ce n'est pas que ce mariage me déplaît. Non. Au contraire, je le verrais avec bonheur. Mais pour qu'il s'accomplisse, il faudrait révéler la naissance de Modeste... le secret de notre mariage... ce secret est le vôtre." Alors, Beaufort, dans la joie de se savoir père d'une fille adorable, m'avait à demi pardonné. Et il était allé trouver Valognes pour tout lui dire. Eh bien, mon fils, ce que mon mari a dit à Valognes quelques instants avant l'assassinat, ce que sa mort l'a empêché de répéter à son fils, il va falloir que nous le disions à Robert tout à l'heure... Quelle confiance!

—Eh bien, mère, cette confiance, je m'en charge.

—Hélas! mon fils elle est terrible; elle devait amener le mariage de Modeste... si Valognes n'était pas mort... Aujourd'hui elle ne peut que le retarder... et qui sait? le rendre impossible peut-être.

—Le rendre impossible et pourquoi?

—Gérard! Gérard!... réfléchis... mon enfant... Robert aime Modeste, Modeste est la fille de Beaufort... et Beaufort est accusé d'avoir tué le père de Robert.

—C'est vrai! murmura Gérard.

Et il reste accablé. Tout à coup avec emportement :

—Mais M. Beaufort est innocent.

—En attendant, il est arrêté... on l'accuse, il va passer en cour d'assises.

—Jamais Robert ne le croira coupable, c'est impossible.

—Robert est un homme... Il adorait son père... Pourquoi n'accorderait-il pas confiance à la justice? N'est pas tout naturel?...

—Robert est un esprit droit, sérieux... il nous croira.

—Hélas! mon fils, je souhaite, que tu ne te trompes pas.

Le lendemain, dans l'après-midi, le jeune homme arriva. Il était pâle. Il avait maigri. Ses yeux étaient largement cernés. Tout en lui indiquait la langueur, la tristesse.

Il embrassa Gérard et Marceline. Modeste descendit presque aussitôt. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis le drame de la Mare aux Biches. Ni l'un ni l'autre ne put retenir ses larmes.

Il dit à Marceline :

—La consolation que je puis trouver dans l'horrible malheur qui me frappe me viendra de vous, madame Langon. Votre volonté seule s'opposait à mon mariage avec Modeste. Promettez-moi, en souvenir de mon père qui vous aimait beaucoup, vous le savez—promettez-moi, au nom de l'amour que j'ai pour Modeste, que vous ne vous opposerez plus à ce mariage... et je serai heureux dans ma tristesse...

Modeste s'approcha :

—Robert, dit-elle, le consentement que vous me demandez, depuis longtemps je l'avais obtenu... Quelques jours avant la mort de votre père, ma mère m'avait dit : "Tu auras celui que tu aimes, puisque tu ne peux vivre sans lui... puisque tu veux mourir..."

—Est-ce vrai, madame? dit Robert.

—C'est vrai, dit Marceline, épouvantée de l'inextricable situation où elle se trouvait pour la seconde fois.

Robert s'approcha de la pauvre femme et lui prit les mains.

—J'avais cru, dit-il, que la vie n'était plus possible pour moi après la mort de mon père... Votre promesse, madame Langon, je la reçois comme un malade, qui sent peu à peu se refroidir son sang, reçoit la douce et bien-faisante chaleur du soleil.

Il lui embrassait les mains. Et, bien qu'il fit allusion au bonheur qu'il ressentait, des larmes coulaient de ses yeux.

JULES MARY

A suivre

Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant: "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous vouliez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et a à son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de peines à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les peines cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 33 William st., New York City.

Elle Vous Guérira.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modique. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris linge, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la Gare Dalhousie à 8.40 p. m.
Chaque mercredi

Ces chars sont directs, sans changement
CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chars Colons, con truits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal
366 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

NOTRE CONCOURS DE PROBLEMES DE DAMES

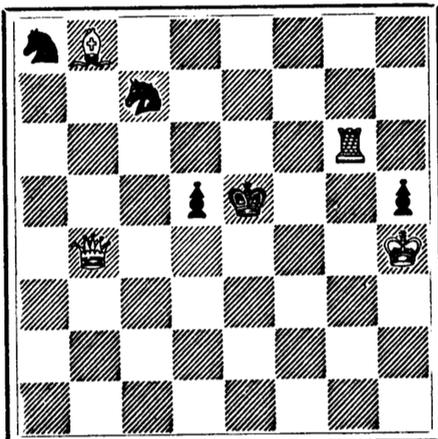
LISTE DES PRIX

- 1er prix.—E. Saint-Maurice : Encyclopédie du jeu de Dames.
 - 2e prix.—J. A. Bleu : Un an d'abonnement à la *Presse* (édition hebdomadaire)
 - 3e prix.—Elie Jacques : Théorie scientifique et pratique du jeu de Dames.
 - 4e prix.—Alfred Morin : Guide manuel du jeu de Dames.
 - 5e prix.—Jos. Contant : Traité du jeu de Dames.
 - 6e prix.—E. Emond : 200 diagrammes (grand format).
- Les messieurs demeurant à la ville sont priés de passer à nos bureaux afin de recevoir leurs prix.

No 76 — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—5 pièces



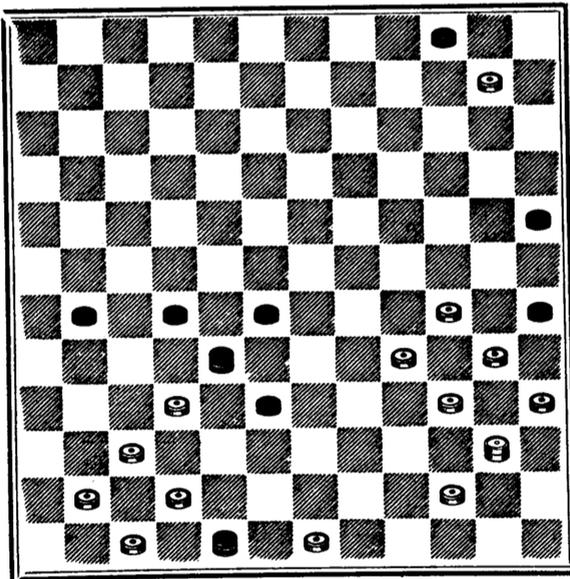
Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 83. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. L. Chaput, Malborough, Mass., Etats-Unis

Noirs—9 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 81

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
28	23	15	50
61	55	17	41
59	53	65	34
72	65	36	23
68	61	32	45
65	60	68	53
63	57	50	63
55	49	43	56
61	2	20	9
2	6	gagne.	

Solutions justes par MM. L. Chaput, J. B. Granger, Malborough, Mass.; L. J. Dufresne, Louis Dufresne, Trois-Rivières; A. H. Morin, Ottawa; S. Huot, C. Goyer, D. O. Lamontagne, Montréal.

Solution des problèmes d'Echecs—No 74

Blancs
Noirs

Nous donnerons la solution de ce problème la semaine prochaine.

No 75
Prière de mettre le Roi blanc à 5 CR.
1 F 5 D
2 P fait D mat.

Solution de la fin de partie No 9

Blancs	Noirs
1 C 6 F D	1 C 2 F
2 F 4 T D	2 C 1 T
3 F 5 C D	3 C 2 F
4 F 5 F D	4 C 3 T
5 C 5 R	5 R 2 T
6 F 8 F R	6 C 1 C échec
7 R 5 C R	et gagnent.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

TOUT NOTRE STOCK

— DE —

- Jouets,
- Instruments musicaux,
- Poupées,
- Banques,
- Sachets,
- Majolica,
- Albums,
- Montres,
- Vases artistiques,
- Austria et Victoria,
- Etc., etc.

SERA VENDU A PARTIR

DU

3 JANVIER 1893

À moitié du Prix marqué

Remarquez bien :

A MOITIE PRIX

Qu'on se le dise

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

ROY & L. E. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

18 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour l'enfance, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent au 1er de chaque mois et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Deagrav, 15, rue Soufflot, Paris, France

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London-
 Ont.; E. L'Anar, Montréal, Qué.; La Ro-
 che & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne popu-
 laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
POUR FORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO et autres villes dans les Etats de
 l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
 étant la

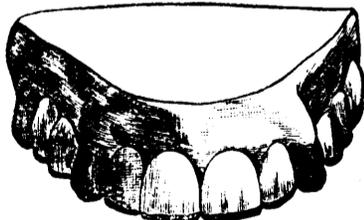
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
 Demandant correspondances directes pour tous
 chemins de fer américains. Seule route don-
 nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
 Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
 Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adressez
 vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
 où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plomb-
 bage de dents, en porcelaine et en verre,
 plus résistant que le ciment, imitant par-
 faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire
 les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicieuse et rafraîchis-
 sante. Elle entre lent le scalp en bon et an-
 té, empêche les peaux mortes et excite la
 pousse. Excellent article de toilette pour la
 chevelure. Indispensable pour les familles.
 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 123 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
 bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Désirez-vous prendre des forces,
 de la nourriture, du stimulant, vous aurez tout cela en vous servant

— D E —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

ROBILARD 37, rue St-André.—Seul
 embouteilleur



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25 le gallon, par les principaux pharmaciens
 et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Vic-
 toria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois
 verres chauds avant déjeuner. Un ou deux
 verres, aux repas agiront d'une manière
 très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs
 altératifs, buvez-en tous les jours, un verre
 toutes les deux ou trois heures, dans le
 cas de maladies chroniques, vous changerez et puri-
 fiez votre sang.

La médecine recommande de se servir
 de l'Eau St-Léon comme préservatoire de
 maladies occasionnées par les boissons fortes.
 On envoie gratuitement sur demande des cir-
 culaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour
 les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mou-
 choirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
 Actif au-delà de..... 1,550,000
 Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. E. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

AGENTS FRANÇAIS. Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agenc.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à **C. ALFRED CHOUILLOU**, Montréal.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales:
 Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques
 de commerce, etc., préparées pour le Canada
 et l'Étranger

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tar-
 te; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
 double cristallisation est employé pour la
 préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les fami-
 lles depuis au-delà de 30 ans et est malan-
 tement (si possible), meilleur que jamais.
 Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

THIS PAPER may be found in the...
 Printed and Published by...
 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser direc-
 tement au magasin. Visite et cor-
 respondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
 par les

**Poudres
 Orientales**

les seules
 qui assurent en trois
 mois et sans nuire
 à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
 mière classe. Dépôt général pour
 la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tél. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE**
ILLUSTRE, le plus complet et le
 meilleur marché des journaux du
 Canada

PILULES

DU

DR WILLIAMS

ROSES

OUR

PERSONNES

ALES

NE SONT
 POINT un
 médicament
 purgatif, mais
 bien une pré-
 paration répa-
 ratrice du sang, et un
 tonique réconstituant
 Elles fournissent, en
 effet, tous les élé-
 ments de vitalité né-
 cessaires au sang,
 guérissent toutes les
 affections provenant
 de la pauvreté ou de
 la trop grande fluidité
 aqueuse du sang, ou
 des humeurs viciées
 qui s'y trouvent, don-
 nent ton et vigueur
 au sang et à système
 entier que les travaux
 excessifs, les fatigues,
 mentales, la maladie,
 les excès et les indis-
 crétions de toutes
 sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principale-
 ment sur le système général de l'homme et de
 la femme, auquel il rend leur vigueur perdue.
 Il corrige et régularise en même temps toutes
 irrégularités et suppressions dans le fonctionne-
 ment de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
 mentales sont appesanties ou
 s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit,
 devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-
 dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-
 tales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
 guérissent efficacement
 toutes ces suppressions, et toutes ces irrégulari-
 tés qui amènent inévitablement une maladie,
 si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours
 à ces Pilules. Elles gué-
 riront toutes les suites des excès et des folles
 ennuies, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également
 les employer. Ces Pil-
 ules assurent la régularité de la menstruation.
 En vente chez tous les pharmaciens, ou en-
 voyé sur réception du prix (50c la boîte), en
 adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**
 Brooklyn, U.S.A.